

Livres

Opinions
Arts et spectacles
Personnalité de la semaine

Une photo

Une nouvelle de
Monique LaRue

(Tous droits réservés)

C'est moi qui ai pris la photo placardée en posters de deux mètres de hauteur sur les lampadaires des artères principales de Montréal.

Dans la vie, je fais ce que j'aime. Au cégep, j'ai choisi le profil « sciences humaines-société ». L'humanité m'intéresse. J'étudie l'anthropologie à l'université. Je ne m'inquiète pas de l'avenir.

Le jour où j'ai fait cette photo était le premier jour vraiment chaud de l'année. L'air était humide, l'atmosphère instable, la lumière diffuse. J'ai pris mon appareil photo. J'avais envie de marcher, pour rien, sans penser. À cause de la canicule, un gros nuage jaune bourré de dioxydes pesait sur Montréal. Je suppose que vous détestez les dioxydes. Mais sur la pellicule, ils donnent des tons dorés, dignes des peintres.

Mon Nikon F est mon meilleur ami. Dans l'histoire de l'appareil photo, c'est un dinosaure. Il me vient de mon père, photographe de presse à la retraite. Mon père dit qu'on n'a pas besoin d'aller dans la forêt pour faire la chasse. Il m'a appris à me tapir derrière l'objectif, à attendre. Se perdre dans un regard, s'oublier soi-même. Et clic. À la fraction de seconde. Un art d'affût.

Quand on marche dans une ville, il arrive que, subitement, on se sente ailleurs. On voit une rue qu'on connaît par cœur avec un oeil étranger. C'est signe que la chasse est commencée. On n'entend plus rien, on ne sent plus rien, on regarde. On enregistre des rapports entre les lignes, les volumes, on observe les gens. J'avais bien sélectionné mon objectif. Montréal est la ville des longues focales : il faut une puissante lentille pour cibler le beau dans le laid.

Je suivais mon chemin de tous les jours, sans penser. La lumière avait baissé, elle était plus crue, plus tranchée. Un front d'air froid fonçait sur la ville. J'étais rendue dans le quartier des juifs hassidiques. Ils m'intriguent, ils sont l'énigme de Montréal. Ils nous empêchent d'oublier le mystère que nous sommes tous. L'odeur de l'orage montait du trottoir. J'aime la photo et les orages pour une même raison : la tension qui précède l'instant.

J'aime aussi comprendre l'organisation des territoires, franchir les frontières invisibles dans les villes. Des univers se chevauchent, se heurtent ou se fondent. Un édifice carré, couleur café, portant des inscriptions en caractères hébraïques : une synagogue. Une pâtisserie juive cachère homemade, une boutique de décoration, un fleuriste anglophone. Puis on tombe dans Outremont yuppie branché. Pizzeria, gastronomie, coiffure mode. Je passe là chaque jour.

J'ai vu un attroupement au coin de la rue. La circulation était ralentie par une équipe de tournage. Devant le fleuriste, il y avait des camions, des perches, des barrières, des spots. Les attroupements sont rares à Montréal. Je flairais quelque chose. Dans ma peau de chasseresse, j'évaluais la situation : profondeur de champ, luminosité, cadrage.

Une machine à faire de la neige soufflait des parcelles blanches sur une petite scène, couverte de flocons plus jaunes,ivoire : de la pomme de terre séchée pour purée instantanée. Je m'y connais. Des techniciens branchaient des fils sur des boîtes.

Une nymphe de la mode, une « top-model » est sortie d'une Tercel en stationnement. Elle portait un long maillot de gymnastique fuchsia fluo. Les personnes de ce prix ne bougent pas comme nous. Elles décomposent les plus naturels de nos mouvements. Une jambe musclée braquée vers le sol, l'autre élégamment repliée à l'intérieur, le bras nu s'appuie sans s'appuyer à la portière, le visage de profil vise l'infini. Ses cheveux faisaient un torrent, une chute jusqu'à la taille, une cataracte de serpents teints dans des nuances d'acajou, de violet, de rouge strident.

J'utilise toujours une pellicule ultrasensible. C'est plus intéressant. Le compromis profondeur de champ/vitesse n'est jamais facile. Mais où serait l'intérêt de la photo sans calcul rapide ? Le vent balançait l'affiche Pepsi de la boulangerie juive. Le tonnerre grondait. Le ciel était gris fer, avec des tumeurs citron pâle. Ce que j'aime aussi dans la photo,

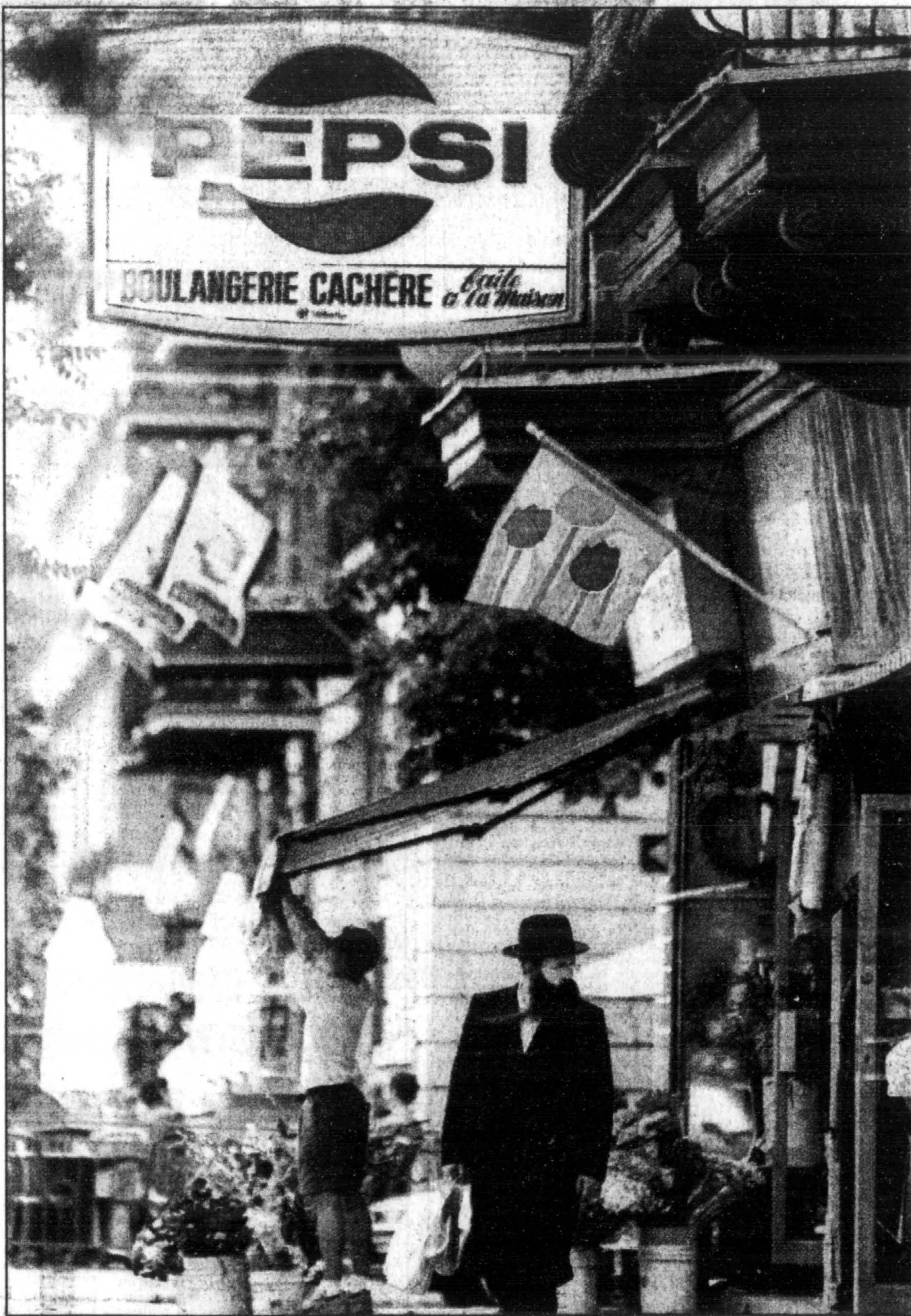


Photo : Christian Guay

c'est la vitesse de réaction qu'elle exige après une attention indéfinie. Une longue patience, puis l'arc-réflexe du reptile. Les minutes deviennent des heures, les secondes des minutes.

Le tournage a commencé. Dans la neige qui virevoltait, la fille a placé ses longs doigts sur ses hanches osseuses, en désarticulant son ventre. Quand on dit « taille de guêpe ». Etranglée entre corselet et abdomen. Fuchsia fluo. Ils faisaient une vidéo publicitaire, un clip, une série pour la télé, je ne sais pas.

Côté synagogue, il se passait aussi quelque chose. Des jeunes hommes en habit noir et chemise blanche se dirigeaient gravement vers le temple. Ils contournaient le plateau de tournage, sérieux, déterminés, sans douter un instant du sens de ce qu'ils faisaient. Ils portaient le haut chapeau noir, les papillottes traditionnelles de leurs ancêtres, descendants de juifs chassés d'Espagne par Isabelle la Catholique. J'ai pensé aux villages de Pologne

où ont abouti ces gens et d'où ils sont repartis plus tard pour l'Amérique. Là-bas, il ne reste plus un seul juif. Vous savez pourquoi. Les plus âgés suivaient les plus jeunes en courant légèrement, indifférents à l'orage, à l'équipe de tournage, comme s'ils n'appartenaient pas à ce décor, à cette ville.

Ils n'appartiennent pas au monde profane. Ils ont choisi de rester pieux. Ils ont leurs raisons. Je respecte ce genre de choix. Ça devenait intéressant. L'anachronisme. Le peuple de la loi, du silence et du livre, juxtaposé à la civilisation de l'oeil, du spectacle et de la marchandise. L'anthropologie et la photographie sont une seule chose, un même regard. Montréal n'est pas Istanbul, mais c'est réconfortant de trouver à penser, simplement en marchant dix minutes dans une ville.

SUITE À LA PAGE B 3

Le vent balançait l'affiche Pepsi de la boulangerie juive...

B.B. KING et son orchestre
BUDDY GUY et ses musiciens
VENDREDI 30 JUIN à 19h30
Billets en vente au FORUM, au SPECTRUM, au 750 1245 et aux comptoirs admission

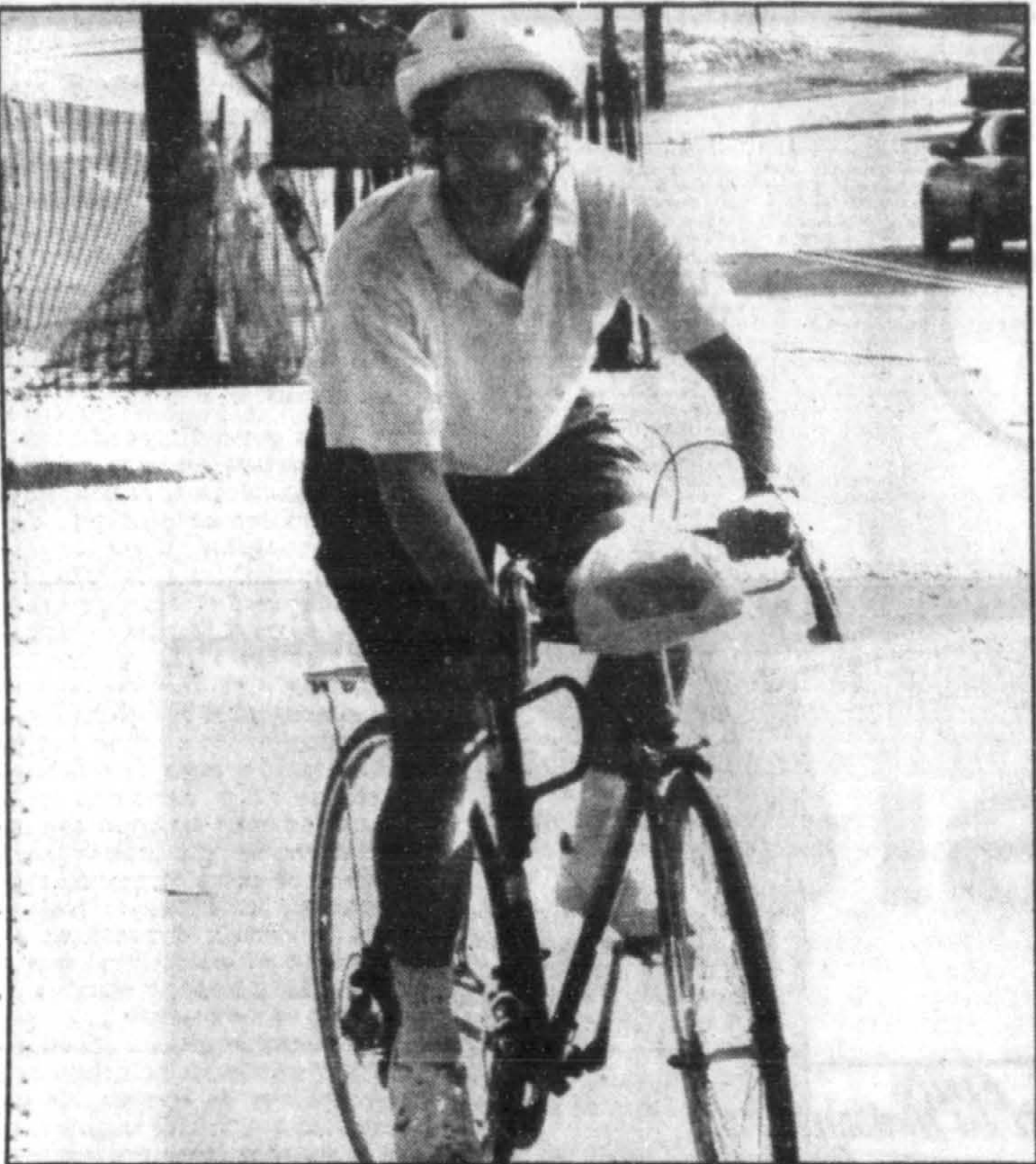
du Maurier Live
FESTIVAL DE JAZZ DE MONTRÉAL
Blüe

Chom 97.7 fm
Les événements
Labatt Blues
2 FACES à FACES
SUR UNE SCÈNE CENTRALE AU FORUM

ETTA JAMES & The Roots Band
VENDREDI 7 JUILLET à 19h30

JOHN MAYALL'S
VENDREDI 7 JUILLET à 19h30
La Presse

La boîte aux lettres



Un peu de liberté, s'il vous plaît...

Pourquoi pas le port du casque obligatoire pour les piétons ?

■ Oui, pourquoi pas l'obligation de porter le casque pour tout le monde, dès que l'on pose les pieds sur le trottoir ?

Il est certainement prouvé, ou prouvable, que lorsqu'il y a un accident impliquant un piéton, c'est la tête qui est le plus souvent le point névralgique. Et pourquoi pas aussi des protège-genoux, ou coudes, ou poignets, ou même une combinaison anti-chocs pour les cyclistes ?

Dans le même ordre d'idées, il pourrait y avoir également obligation de porter le condom chaque fois qu'on « baise ». On réduirait certainement le nombre de maladies et d'avortements. Le problème serait évidemment pour le contrôle. Mais faisons confiance à l'État et à ses bureaucrates.

Mais soyons sérieux, et vigilants surtout. Sans cela, notre ministre des Transports et les « lumières » qui le conseillent vont nous arriver avec l'obligation de se foutre un casque sur la tête dès que l'on voudra aller chercher une pinte de lait au coin de la rue en bicyclette. Il faut également peut-être faire contre-poids au lobby du matériel de vélos, qui prêche pour le port obligatoire du casque.

Il y a moult raisons pour lesquelles je m'oppose farouchement à l'obligation du casque pour les cyclistes. La plus fondamentale en est une de principe : j'en ai par dessus la tête que l'État veuille absolument mon bonheur et ma sécurité. Je veux qu'il me laisse respirer un peu ! Qu'il me lâche les baskets, qu'il me laisse la petite marge de liberté qui me reste.

On nous a imposé le casque en moto. J'ai un peu râlé... Ça a enlevé une bonne partie de mon plaisir de motocycliste, mais j'ai quand même reconnu que cela pouvait se justifier. On nous a imposé la ceinture en voiture. Là encore, j'ai plié. Mais le casque en vélo, basta !, c'est assez ! J'achète pas. Si un jour on passe une telle loi au Québec, j'espère qu'un vaste mouvement de désobéissance civile se mettra en branle. J'en prendrai la tête, s'il le faut !

Pour les maisons de naissances

Mme Lucille Rocheleau,
Conseil d'évaluation des projets pilotes,
Ministère de la Santé

■ La présente est pour vous informer de ma satisfaction face aux soins reçus lors de ma grossesse, de mon accouchement et de ma période post-natale à la maison de naissances Côte-des-Neiges.

Je tiens à vous confirmer que la maison de naissances respecte ses engagements pour ce qui est de ses clients : rendre la naissance de leur enfant plus humaine, plus intime et surtout plus à leur ressemblance.

J'ai donné naissance à mon fils, le 17 mars dernier. Deux sages-femmes étaient présentes. Le respect de mes attentes et de mes besoins, ainsi que de ceux de mon conjoint, la délicatesse, la rigueur et la discrétion de leurs interventions m'ont permis de

Une autre des raisons de mon opposition tient à l'inapplicabilité de la loi. Est-ce qu'on va imposer un casque à l'enfant de cinq ou six ans qui pédale dans la cour d'école ? Et la famille qui amène ses bicyclettes le dimanche sur les îles de Boucherville, est-ce qu'on va l'emmerder elle aussi pour qu'elle se casque ? Et les gamins qui pédalent dans les ruelles, qu'est-ce qu'on fait avec eux ? Et combien de policiers va-t-il falloir pour appliquer un tel règlement. Au prix qu'ils nous coûtent, ça va doubler notre dette.

Une troisième raison, peut-être plus prosaïque, est tout simplement reliée au plaisir et à la notion de qualité de vie. J'aime faire du vélo et profiter de l'air et du soleil de notre court été. Un casque sur la tête, ça gâche mon plaisir.

Tout cela pour dire à monsieur le ministre que le casque en bicyclette, c'est trop. En parler c'est déjà trop, et c'est de mauvaise augure. J'aime autant m'ouvrir la trappe avant qu'il ne soit trop tard. Je suis d'accord pour que l'on encourage le port du casque. Mais laissons chacun en décider. Je suis également fortement d'accord pour que l'on réglemente sévèrement la conduite en bicyclette. Que l'on astreigne les cyclistes aux mêmes règles que les automobilistes lorsqu'ils sont sur les rues ou les routes : feux de circulation, sens uniques, stops, circulation à droite, etc. Car il est vrai que le comportement d'un trop grand nombre d'entre eux est carrément suicidaire.

Je suis même prêt à accepter l'immatriculation des bicyclettes si cela peut limiter le vol. Mais le casque, là je décroche. D'autant plus que si l'on fait une bonne sensibilisation et qu'on sévit contre les contrevenants, les accidents vont automatiquement diminuer.

L'État protecteur, l'État gendarme, y'en a marre...

Daniel GOMEZ
Montréal

Il y a encore de grandes âmes

Monsieur le Directeur
des ressources humaines,
Hôpital de Montréal pour enfants

■ J'aimerais porter à votre attention un geste inusité et exceptionnel de nos jours, dans une ville anonyme comme Montréal.

Le lundi 5 juin, je suis tombée en panne en pleine circulation, boulevard René-Lévesque, victime d'une crevaison, devant votre hôpital, où un grand nombre d'employés m'ont regardée et ont ri.

L'un d'entre-eux, du nom de Marcel Deslauriers, s'est avancé et s'est offert pour changer mon pneu, dans un geste tout simple et absolument gratuit.

Je tiens à souligner le fait, parce que c'est la seule façon dont je dispose pour réagir à cet acte gratuit, étant donné que monsieur Deslauriers a refusé mon offre de le remercier.

Il y a encore de grandes âmes parmi nous.

Mimie LANGLOIS

À votre tour

Prêts étudiants : il y a des abus

ANNIE LALIBERTÉ

L'auteure est étudiante en communication à l'Université d'Ottawa. Elle répond ici à une lettre signée par M. Jean Beaulieu, « le Robin des bois étudiant » qui écrivait qu'il ne comptait pas rembourser son prêt étudiant tant que le gouvernement n'aura pas réglé son propre problème d'endettement.

Cher ti-Jean,

Je me rapporte à ta lettre du 21 mai où tu reprochais à M. Parizeau son manque de diligence face à l'ampleur de la dette. Si je suis bien ta logique, ma foi inviolable, tu refuses de payer ton prêt étudiant tant que le gouvernement ne remboursera pas sa dette. Bravo... Bel esprit coopératif. Sais-tu qu'avec un tel refus, tu retardes l'élimination du déficit ? Qui plus est, si le gouvernement péquiste épousait ta logique et coupait dans le jus, tu n'en aurais même plus, de prêt.

Tu es un privilégié, Ti-Jean, puisque tu te nourris toi-même du système. Je parle en connaissance de cause : moi-même Québécoise et étudiante à Ottawa, où il en coûte encore plus cher que partout au Québec, je m'échine à travailler à l'année longue pour payer mes études sans sucra popa Parizeau ou mes parents. Par fierté et par principe. Ce n'est pas en

refusant de rembourser ton dû que tu aidas la société, mais bien en cessant ta propre dépendance aux cordons de la bourse de l'État. Bien beau jouer le Robin des Bois, encore faut-il accepter de te salir les pieds dans la forêt boueuse de Sherwood.

Sais-tu, mon cher, que ça grogne à Ottawa : par esprit de déraison (ou de déraison), le gouvernement Parizeau a décidé de couper les bourses aux Québécois étudiant à l'extérieur de la province pour les remplacer par des prêts. Discriminatoire, cette mesure ? En effet. Faut-il l'éliminer pour autant ? Non, moi je couperais les bourses à l'ensemble des étudiants de la province de Québec. Si tu es de ceux qui, sans réel besoin, demandent un prêt pour encaisser ensuite une bourse, tu ne partages certainement pas mon point de vue.

Il y en a de la fraude dans le système scolaire, j'en ai vu. Et avant de pointer le gouvernement pour son incapacité à réduire sa dette, il faut se regarder le nombril et accepter de faire sa part pour réduire les abus. Les gens qui, comme toi, Ti-Jean, attendent des autres, qu'ils fassent le premier pas, ces gens-là, qu'ils fassent du travail au noir ou qu'ils refusent de payer leurs dettes, ils retardent tout sauvetage économique.

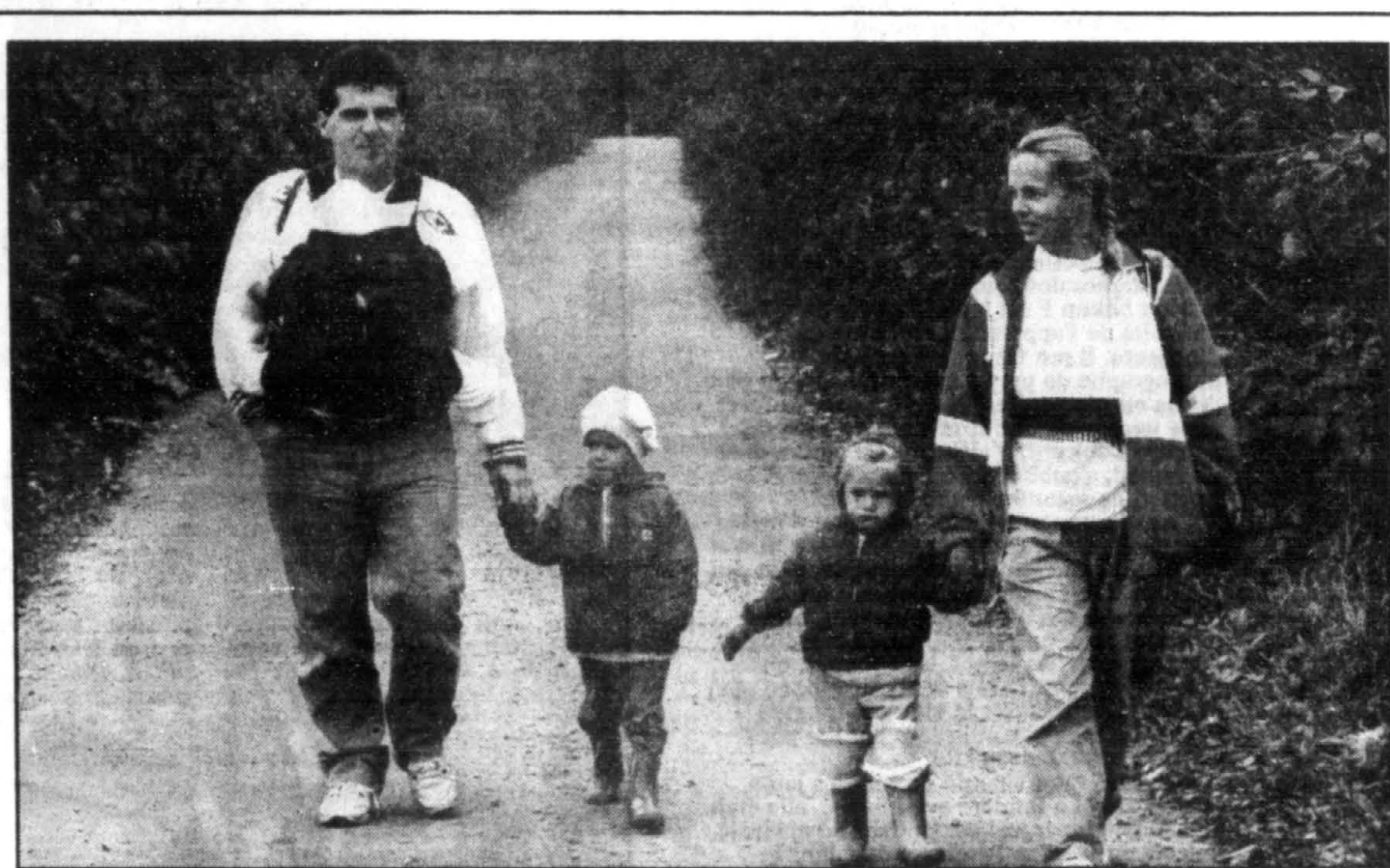
Chiffres à l'appui, tu apportes des solutions en citant quelques mesures fiscales, comme la fin des subventions

(donc, de tes prêts ?) et les coupures dans les systèmes fiscaux qui sont, je te cite, « trois fileaux modernes dont dépendent la plupart des artistes... » En plus de jouer aux fins économes, tu fais preuve de mépris envers une couche de la population. Quel triste sire tu fais, toi qui vis aux crochets de la société en tant qu'étudiant. Sais-tu comment mes amis et moi en arrivons à payer nos études ? En vivant de notre plume en tant que journalistes débutants. A jouer les artistes, quoi !

En travaillant dans le milieu médiatique, j'ai appris une chose : mieux vaut se taire que d'avoir l'air idiot. Traduction contemporaine : tu ne sais pas de quoi tu parles. Comme toi, j'ai hâte qu'un parti intègre, sans ambition de se faire réélire dans quatre ans, se hisse au pouvoir et entreprenne de couper dans le gras même si ça fait mal. Mais je n'ai pas la prétention de dicter aux docteurs en économie comment faire leur job.

Domage que tes propos se teintent de contradictions inhérentes : pendant que tu déplores l'attitude des ministères, comme celui la culture (!), qui « proposent des coupures (mais) les souhaitent toujours hors de leur système respectif », tu refuses de couper dans tes propres avantages. Comme esprit de clocher, difficile de trouver mieux.

Refuses-tu toujours de rembourser ton prêt ? Je n'ai pas envie de le payer à ta place.



Il importe de poursuivre les efforts entrepris afin de permettre aux familles de reconquérir la place qui leur revient dans la structure sociale.

Nous devons éviter à tout prix de fragiliser davantage les familles

La Presse publie ici des extraits du rapport final du Conseil d'administration du Bureau québécois de l'Année internationale de la famille.

L'Année internationale de la famille est terminée. L'heure des bilans a sonné de même que celle des perspectives pour l'avenir.

Créé par le gouvernement du Québec, le Bureau québécois de l'Année internationale de la famille avait comme but de mobiliser le plus d'intervenants possible sur la famille en leur donnant directement la parole et des moyens d'action. Invité à réaliser une programmation nationale propre à mettre la famille en évidence, le Bureau devait favoriser la tenue de plusieurs activités de réflexion et de célébration et susciter l'engagement d'intervenants à titre de partenaires. (...)

Dès ses débuts, le Bureau québécois de l'Année internationale de la famille s'est donné le mandat d'associer l'ensemble des régions du Québec à la réflexion et à l'action. À cette fin, il a créé 16 tables régionales composées des principaux intervenants en région. Opération terrain fondée sur la collaboration, cette initiative a permis de développer une approche multisectorielle avec des partenaires locaux et régionaux provenant du monde municipal, du monde du travail, du mouvement familial, des réseaux de l'éducation, de la santé et des services sociaux. Cette approche sectorielle a aussi permis d'associer les milieux communautaire, politique, économique et religieux à la réalisation du programme national.

De ces rendez-vous historiques dans chacune des régions ont émergé de nombreuses activités de réflexion sur la famille, en 1993, autour de huit thèmes proposés par le Bureau québécois, ainsi que des activités de célébration de l'Année internationale, en 1994. Plus encore, certaines régions ont décidé de maintenir des mécanismes de concertation de manière à assurer un suivi à l'Année internationale de la famille, que ce soit autour de projets communs, d'interventions régionales ou de partage d'expertises.

Parallèlement, le Bureau a aussi initié une réflexion nationale autour de deux enjeux fondamentaux pour les

familles, soit la fiscalité des familles et la conciliation travail-famille.

L'élément déclencheur de la réflexion de l'Année internationale de la famille fut sans contredit le Forum sur la fiscalité, tenu en février 1994. Les conférences et les discussions qui y ont eu cours ont permis de dégager des perspectives permettant de placer le thème de la fiscalité des familles comme élément central dans le débat sur les finances publiques au Québec.

Sur l'enjeu de la conciliation des responsabilités familiales et professionnelles, le Bureau a sollicité l'apport de cinq associations syndicales et de cinq associations patronales dans l'élaboration d'un guide sur la conciliation travail-famille : Travail-famille : un tandem de cœur... et de raison. Fruit d'une concertation unique, ce guide, publié en décembre 1994, doit maintenant circuler dans tous les milieux, être l'objet d'une appropriation afin que l'entreprise de demain intègre la dimension travail-famille dans sa gestion des ressources humaines.

Le Bureau québécois de l'Année internationale de la famille est intervenu dans le domaine de l'éducation en favorisant l'association de plusieurs partenaires à l'élaboration d'un instrument d'animation pédagogique intitulé Parle-moi de chez toi.

D'autres initiatives nationales ont eu lieu tout au cours de cette année. Qu'il s'agisse d'en mentionner deux, soit la série de conférences sur les éléments clés de la famille (les grands-parents, les parents, les adolescents et les enfants) ainsi que l'enquête et le débat public sur les pères, lors du Salon de la maternité et de la paternité.

Tous ces événements n'auraient pu se réaliser sans une réelle concertation au sein des milieux et entre les milieux et sans les contributions financières des différents commanditaires. En effet, loin de travailler en solo, le Bureau québécois n'a pas ménagé ses efforts afin que les partenaires de diverses origines se regroupent pour partager leurs analyses, évaluer leurs efforts respectifs, se mobiliser autour de projets communs et contribuer au financement de plusieurs projets. À bien des égards, cette expérience témoigne du bien-fondé de la formule choisie. C'est pourquoi nous

pouvons considérer que nous avons réussi à amorcer la recherche d'équilibres entre les exigences concrètes des familles et le développement social. Nous pouvons aussi affirmer que nos interventions ont facilité la concertation pour l'élaboration du 3e plan d'action en matière familiale. (...)

Au sortir de l'Année internationale de la famille, l'urgence de se solidariser autour des familles apparaît dorénavant comme un enjeu social incontournable. Au cœur de celles-ci, il y a des adultes et des jeunes, des parents et des enfants. Leurs trajectoires sont multiples, leur appartenance ethnoculturelle et linguistique diversifiée, comme le sont aussi leurs référents face aux valeurs qui porte le projet familial. Ces familles sont inscrites dans des tissus urbains ou ruraux au sein desquels des réseaux plus ou moins solides jouent des rôles multiples. Leur vulnérabilité est souvent liée à la crise des valeurs qui traverse notre société. En effet, la prédominance du discours économique, de la concurrence et de la compétitivité qui s'exprime par les choix financiers et budgétaires pris par les gouvernements à tous les niveaux, les politiques de gestion des ressources humaines et la diminution des services publics ne doivent pas fragiliser davantage les familles, car une telle stratégie ne saurait être porteuse d'avenir.

Car, force est de constater que les familles demeurent le premier lieu où se forgent les liens d'amour et d'appartenance à une collectivité. Leur rôle est indiscutable dans le développement de l'identité des personnes et de leur capacité à tisser des relations avec les autres, à devenir des citoyens et des citoyens responsables.

C'est pourquoi il importe de poursuivre les efforts entrepris afin de permettre aux familles de reconquérir la place qu'il leur revient dans la structure sociale. Si la société a besoin des familles, ces dernières ont besoin de support pour assumer leur rôle. Ces efforts devront se concentrer autour des grands enjeux de la solidarité sociale tels que la solidarité intergénérationnelle, la lutte aux diverses formes de pauvreté, l'aménagement de nouvelles formes d'organisation du travail permettant de concilier travail et famille, et l'ouverture de tous les milieux à la pluralité des familles.

LIVRES



Monique Larue

Il a souri dans sa barbe, énigmatique

SUITE DE LA PAGE B 1

J'ai ciblé un homme d'une quarantaine d'années. Il portait le chapeau de fourrure des nobles de Cracovie, de Varsovie où il ne reste qu'une poignée de juifs et une seule synagogue. Manteau de soie noire, foulard blanc, pantoufles noires, bas blancs. Puis j'ai visé trois barbus à lunettes, chapeaux bretons en velours noir, les yeux baissés. Ce n'était pas mon image encore. Un petit vieillard voûté, barbe longue, chapeau noir, manteau de drap, suivait. Il s'est arrêté exactement où il fallait pour la géométrie : pour la composition, l'équilibre, les lignes. Furtivement, il s'est retourné vers la fille, son fuseau fuchsia bougeant dans la neige. Il a souri dans sa barbe. Énigmatique.

Une fraction de seconde. Cadence, angle, profondeur de champ parfaits. Silhouette fluo à l'arrière-plan, mise au point sur le regard du juif. Temps d'exposition idéal. J'ai pris six poses, pour finir le film. J'étais sûre d'avoir mon image. Mais je ne pouvais pas la voir. Je connaissais un laboratoire qui développe en deux heures. J'ai sauté dans l'autobus.

Dans le tonnerre et les éclairs, sous les arcades de la rue Saint-Hubert, j'ai longtemps regardé le résultat. L'échange de regards, la haute

précision des poils de la barbe poivre et sel, la tache fuchsia. J'étais contente. C'est ce jour-là que j'ai rencontré Daniel. Il s'abritait de l'orage. Un gars avec qui j'avais suivi un cours de méthodologie. Il vient de s'installer dans mon appartement, rue Esplanade. Il y a des jours où la roue de la vie tourne. J'ai vendu la photo à une agence. La revue internationale *Villes et sociétés* cherchait justement des images de Montréal. Ils ont placé ma photo en couverture. Le conseiller du maire est amateur de photo. Il a choisi la mienne pour le poster-fiche de la ville. Le graphiste a contrasté l'image, pour qu'on ne puisse pas reconnaître les traits des personnes. Ils ont écrit les premiers mots de la chanson de Charlebois, *Je reviendrai à Montréal*, sur le poster. On peut l'acheter dans les grands magasins. Ça roule ! Un cinéaste de Varsovie que j'ai rencontré au festival de jazz a été touché par ma photo. Elle lui rappelle son grand-père juif de Lublin. Il a décidé de tourner un film ici. Je fais le repérage.

Henri Cartier-Bresson, le plus grand professionnel de l'histoire de la photo, a écrit : « Je suis comme vous un amateur ; être amateur c'est aimer ». J'ai collé sa phrase, écrite de sa main, dans mon miroir.

Shakespeare avait une tumeur à l'oeil gauche

Agence France-Presse

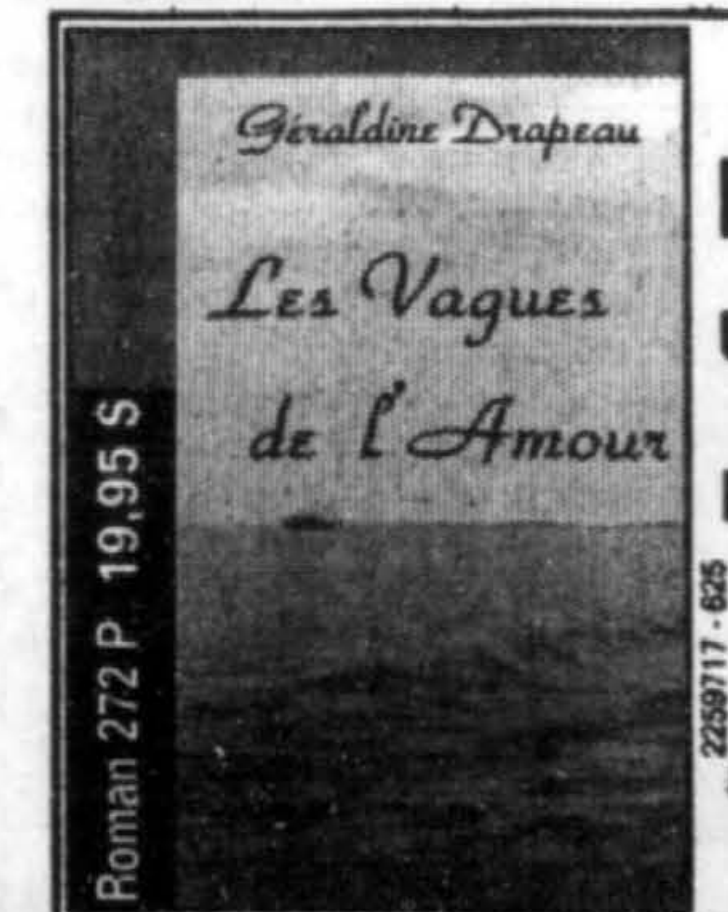
BONN

William Shakespeare souffrait d'une tumeur à l'oeil gauche, a indiqué jeudi une angliciste allemande qui, avec un ophtalmologue et des experts de la police criminelle, s'est penchée sur le masque funéraire du dramaturge anglais conservé à Darmstadt.

Se fondant sur des comparaisons opérées avec des portraits de l'auteur dramatique et un buste de Stratford upon Avon, sa ville natale, cette spécialiste, Hildegard Hamerschmidt-Hummel, a fait état d'altérations pathologiques en forme de tumeurs à l'oeil gauche et dans la zone des pommettes. Ces altérations se sont développées avec l'âge, a-t-elle précisé.

Elle a ajouté que se trouvaient encore dans le masque des poils de barbe, des cils et des sourcils qui pourraient se prêter à des recherches sur le patrimoine génétique.

Le masque mortuaire avait été acquis par un chanoine de la cathédrale de Mayence, qui l'avait placé dans sa collection d'objets d'art à la fin du 18^e siècle. Enfermé dans un coffre-fort, il a survécu à la destruction d'une bâtisse de la ville par les bombardements de la Deuxième Guerre mondiale, mais a souffert de la chaleur des flammes. Il a finalement été acheté en 1960 par la municipalité et est exposé aujourd'hui dans le château de Darmstadt.



Géraldine Drapeau Les Vagues de l'Amour

Un regard de femme porté sur l'ombre de ses jours, là où l'amour de soi se diffuse dans le regard de l'autre. Lucide, bouleversant, subtil.

En vente dans les librairies : Les Arcades, 473-2894; Raffin, 682-0636; L'hibou-coup, (418) 775-7871; ou aux Éditions G. D. enr., 962-4007

Thierry Huguenin, le 54^e

Seul survivant du massacre de

l'Ordre du Temple solaire

Thierry Huguenin raconte.

Un témoignage douloureux et bouleversant.



Au coeur des ethnies



Micheline Labelle et Joseph J. Lévy

MARTINE TURENNE
collaboration spéciale

Le nouveau monde a toujours été une terre d'immigrants. Nous l'avons tous déjà été. Mais aujourd'hui, plus que jamais, la venue de nouveaux citoyens oblige le Québec et le Canada à se poser de sérieuses questions sur leur identité culturelle et leur avenir respectif. Les derniers arrivés vivent ces querelles et ces questionnements. Dont plus souvent qu'autrement, ils se sentent exclus.

Mais que pensent-ils de l'intégration, de l'assimilation, du multiculturalisme, du fait français et de l'avenir du Québec ? C'est ce que leur ont demandé Micheline Labelle et Joseph Lévy, deux anthropologues qui enseignent respectivement aux départements de sociologie et de sexologie de l'UQAM. Durant deux ans, au début des années 90, ils ont interviewé 84 leaders de quatre groupes ethnoculturels (libanais, juifs, haïtiens et italiens, un choix forcément arbitraire, admettent les auteurs), des gens qui leur ont parlé du Québec, de la langue française, du racisme et surtout, des nombreuses divergences qui traversent leurs propres groupes ethniques.

Car elles sont nombreuses. La lecture d'*Ethnicité et enjeux sociaux* donne un aperçu de l'étonnante diversité d'opinions de ces leaders. Étonnante, puisque les membres des groupes ethnoculturels sont souvent perçus comme une masse homogène, monolithique, unie dans leur rejet du fait français et leur attachement quasi maniaque au Canada. Or, ils ne sont ni unis, ni semblables.

Les scissions sont d'abord internes. Le groupe juif est divisé entre ashkénazes et sépharades, reproduisant à leur échelle une certaine confrontation anglophone-francophone. Les Libanais ont reproduit leurs clivages religieux : ils sont d'abord catholiques, maronites ou musulmans, ces derniers étant d'immigration plus récentes et souvent, plus pauvres. Les Haïtiens, au-delà d'une culture commune, sont divisés par leur appartenance à différentes classes sociales, les premiers immigrants étant mieux intégrés que les plus récents, issus des couches populaires haïtiennes. Quant à la communauté italienne, dont les membres sont au Québec depuis plusieurs décennies, ils s'identifient d'abord et avant tout à leur région d'origine, l'unification de l'Italie étant chose récente lorsque la plupart d'entre eux ont émigré au Canada.

Fine la guerre à la loi 101

Tous ces individus aux histoires et aux origines si différentes, vivent et perçoivent les grands enjeux sociaux tout aussi différemment. Mais ils ont en commun l'expérience de l'immigration. Et il y a entre eux convergences sur plusieurs questions majeures. Dont celle de la langue, au centre de tous les débats, de toutes les tensions.

Premier constat : les leaders rencontrés ne manifestent aucune animosité envers le fait français et la plupart accepte la loi 101 et en comprend l'importance. « Mais le français n'est pas perçu comme une langue nationale, précise Micheline Labelle, plutôt comme un accommodement raisonnable. » C'est la langue de la majorité, point. « Mais la guerre contre la loi 101 est

terminée, précise Joseph Lévy. La question linguistique semble s'être stabilisée. » Les leaders parlent de paix et d'harmonie sociale — un état essentiel pour ces leaders dont plusieurs viennent de pays où les tensions ethnico-sociales ont dégénéré en guerre civile.

École, pauvre école

Autre point de convergence : la critique, unanime et très sévère, du système scolaire confessionnel, un anachronisme qui favorise la fragmentation sociale et confine plusieurs communautés à vivre en quasi-ghettos. En parlant du fossé entre « pure laine » et immigrants, une femme ashkénaze dira : « C'est le système confessionnel qui a fait cette division, ce n'est pas la langue ».

Conséquence d'un passé pas si lointain où ils en étaient exclus, les communautés ethniques se méfient de la CECM et envoient spontanément leurs enfants dans les écoles protestantes — où l'usage du français est plus souvent qu'autrement limité aux salles de classe. Mais la perception générale est que l'enseignement y est plus ouvert et de meilleure qualité. Sous-jacente à cette perception : une piètre opinion de la qualité du français parlé au Québec. « J'ai senti chez plusieurs leaders un certain mépris du français québécois », admet Micheline Labelle. Pour plusieurs, le français standard, dit « international », enseigné par les professeurs dans les lycées de Casablanca ou de Port-au-Prince, est le seul valable.

Cette langue française n'a

donc pas un pouvoir d'attraction irrésistible. « Il n'y a pas d'hégémonie culturelle au Québec », dit Micheline Labelle. Dès leur arrivée, les immigrants sentent la faiblesse de la société québécoise. « Ce qui manque, c'est l'aspect intégrateur », dira un homme ashkénaze.

Le français est appris en deuxième ou troisième langue et pour plusieurs, jamais véritablement maîtrisé. L'usage de la langue d'origine reste donc étonnamment persistante au Québec, contrairement à tous les autres pays d'immigration. Ainsi, dans un congrès réunissant récemment les Italiens de la diaspora à Rome, les seuls groupes qui s'exprimaient en italien entre eux étaient les hôtes du colloque et... les Italo-montréalais.

Petite et grande politique

Autre sujet de consensus : la faible représentation politique des membres issus de groupes ethnoculturels. Ils sont absents de la fonction publique québécoise et des hautes sphères du pouvoir. Par manque d'intérêt, et en raison d'une certaine résistance des Québécois dits de souche.

« Plusieurs leaders ont le sentiment, dit Micheline Labelle, que les gouvernements les confinent dans leurs regroupements ethniques et que le vrai pouvoir leur échappe. » Une situation, admet-elle, qui persiste aussi grâce à la complicité de ces leaders, trop heureux de bénéficier de subventions généreuses pour faire fonctionner des organismes qui n'ont souvent aucune représentativité. « Ils jouent le jeu,

ajoute Micheline Labelle, car ils ont le sentiment que c'est là que le gouvernement veut les voir. » Mais la « gestion étatique de l'ethnicité », comme on dit, les agace profondément. Les gens ont évolué, dira un Haïtien, et ils ont conscience qu'il y a une réalité pluri-ethnique. « La société le sait, elle veut simplement savoir comment s'y accommoder. »

Tous sont d'accord avec les programmes de lutte contre le racisme, même si la discrimination ne les atteint pas de la même manière. Il y a les minorités invisibles (Italiens, juifs ashkénazes, et dans une moindre mesure, Libanais et sépharades) et les visibles, dont les Haïtiens. Ces derniers sont évidemment plus sensibles à cette question et les chiffres sur leur intégration sont révélateurs : près de 45 p. cent des jeunes Haïtiens sont au chômage, une catastrophe qui préoccupe les leaders de cette communauté. À l'opposé, les Libanais connaissent un certain dynamisme économique et les Italiens ont désormais pénétré toutes les sphères de l'économie.

Ethnicité et enjeux sociaux reflète bien sûr les opinions et les perceptions de leaders, de gens habitués à articuler leurs pensées et à nuancer leurs propos. Voilà la limite, et l'intérêt, de ces témoignages. « C'est une analyse qualitative et non pas quantitative de la situation, dit Micheline Labelle. Nous sommes allés en profondeur avec chacun d'entre eux, chose que nous n'aurions jamais pu faire si nous avions envoyé des milliers de questionnaires. »

Y-a-t-il distorsion entre leurs opinions et celles de leur compatriotes ? Pas vraiment, croient les deux auteurs. Tout au plus, les leaders sont plus divisés sur la question de la souveraineté. Si la majorité d'entre eux souhaitent que le Québec continue de faire partie du Canada, plusieurs se sont déclarés souverainistes. Dans une proportion sans doute supérieure à celle que l'on retrouve chez leurs compatriotes.

Ces leaders se disent épanouis au Québec, et la plupart s'y plaisent. Même s'ils restent un peu à l'écart, même si l'intégration réelle reste à faire et que le français n'a pas cette force d'attraction qui réglerait une partie des problèmes d'identité. Car tous le disent, conclut Micheline Labelle : « il reste à définir une culture québécoise ».

ETHNICITÉ ET ENJEUX SOCIAUX, par Micheline Labelle et Joseph J. Lévy. Éditions Liber, Montréal, 1995, 377 pages.

Libre Expression 6 ROMANS 6 BEST-SELLERS

L'auteur du grand best-seller *Un jour, la jument va parler*, offre à ses lecteurs un sixième roman.

Dans *La grande Hermine avait deux soeurs*, MARCELYNE CLAUDAIS explore, entre autres, la force des liens familiaux.

Avec sensibilité, la romancière s'attarde aux gestes quotidiens qui tissent la destinée des êtres d'une génération à l'autre, chacun devant trouver sa façon de relever le défi du bonheur.

La grande Hermine avait deux soeurs
341 pages 19,95 \$

ÉGALEMENT DU MÊME AUTEUR :
Ne pleurez pas tant, Lysandre... 19,95 \$



Marcellyne Claudais

LIVRES

En quelques lignes



En fugue

Voici une jeune auteure qui promet beaucoup. Anglophone d'origine italienne, Fiorella De Luca Calce annonce déjà que son prochain roman (*Vinnie and Me*, qui devrait paraître simultanément en anglais et en français à l'automne) reprendra plus profondément les thèmes abordés dans *Toni*.

Excellente nouvelle car, ce que l'on peut reprocher au roman — ne pas avoir été jusqu'au bout — trouvera certainement réponse dans le prochain à venir. Pendant ce temps, *Toni* raconte l'histoire d'une adolescente en fugue. Elle a perdu son frère bien-aimé, son seul ami et depuis, elle porte seule le poids de la douleur. Il n'y a plus de communication possible avec ses parents, plus de complicité ni rien à partager. La vie de famille n'est plus un refuge ni un havre de paix. Elle la fuit.

Elle se retrouve dans une maison abandonnée, illégalement habitée par des jeunes comme elle. Eux aussi attendent la vraie vie, comptent les jours jusqu'à leur 18 ans, année de liberté et de promesse. Ils essaient de s'en sortir en recréant une vie de famille qu'ils n'ont jamais connue. Ils font cela par eux-mêmes, pour eux-mêmes.

Toni plaît surtout aux jeunes lecteurs. Sans s'adresser exclusivement à eux toutefois, le roman séduit par les dialogues, qui se bombardent, se confrontent et font la paix, et le charisme de certains personnages. Ce sont des adolescents avec des histoires de drogue, d'inceste et de grossesse. Mais ce sont avant tout les personnages d'une œuvre de fiction, écrite comme telle, avec beaucoup de talent et de sensibilité.

Carole-A. Lanier

Toni, par Fiorella De Luca Calce. Traduit de l'anglais par Monique Vinas et André Beaudet. Collection « Autres rives », les Éditions Balzac, 1994, 117 pages, 19,95 \$



Une invention de vieillards ?

Le mariage a-t-il été créé par Dieu dans l'espoir qu'Adam et Eve résistent aux multiples tentations sexuelles offertes par Satan et ses comparses ? Ou bien, comme l'écrivait Rétif de la Bretonne au XVIII^e siècle, n'est-il pas l'invention égoïste des vieillards, car s'il n'existait pas « les femmes ne se donneraient qu'aux jeunes gens ».

Qu'elles soient civiles, religieuses, clandestines, forcées ou passionnelles, les noces « ont été au centre du droit et de la mystique, de la littérature et de l'art européens », explique Jean-Claude Bologne dans un livre passionnant où il décrit deux mille ans d'histoire du mariage, de ses origines jusqu'à nos jours. De la monogamie biblique jusqu'aux codes féodaux ou napoléoniens, en passant par les mariages d'amour, d'intérêt, d'argent, les contraintes dynastiques, les lois du sang, l'union libre, etc., l'auteur d'érudition se livre avec talent et humour. Son étude mêle agréablement l'information et la science à des extraits de textes anciens et contemporains, à des portraits ou à des anecdotes. On retrouve également en annexe une série de mots désignant le mariage, des définitions amusantes, beaucoup de notes et une bibliographie. Cette citation choisie au hasard : « Le mariage est une greffe ; cela prend bien ou mal ; fuyez ce risque » (Victor Hugo, *Les Misérables*).

Dominique Paupardin

HISTOIRE DU MARIAGE EN OCCIDENT, par Jean-Claude Bologne, JC Lattès, Paris 1995, 478 pages.

Quand l'horreur a les traits de la bêtise

SONIA SARFATI
collaboration spéciale

■ En l'an 1692, les forces du Mal ont déferlé sur la Nouvelle-Angleterre. Au centre du maëlström, Salem. Une petite ville puritaine dont le nom, dérivé de Jérusalem, est encore aujourd'hui entaché par une page d'histoire écrite en rouge et noir. Rouge pour le sang, noir pour Satan.

L'historienne Liliane Crété s'est penchée sur cette « page » et, dans *Les Sorcières de Salem*, retrace les événements qui ont conduit à la pendaison de dix-neuf personnes (des femmes pour la plupart) trouvées coupables d'avoir vendu leur âme au diable, rien de moins.

Mais là où Arthur Miller a trouvé matière à théâtre (*The Crucible*, dont le titre français est... *Les Sorcières de Salem*) et l'écrivain Nathaniel Hawthorne, ses racines (il est né à Salem, comme ses ancêtres... dont John Hathorne, l'impitoyable juge des « sorcières »), Liliane Crété s'est contentée de suivre les faits.

Son récit est en effet d'une grande sobriété. Pas de scènes de torture sanguinolentes. Pas de témoignages scabreux concernant le déroulement des sabbats présidés par « l'homme noir ».

L'horreur est pourtant omniprésente dans *Les Sorcières de Salem*. Elle porte les traits de la bêtise.

Et ceux du fanatisme religieux : à cette époque, rappelle Liliane Crété, les gens désireux d'immigrer en Nouvelle-Angleterre (considérée comme la terre des élus de Dieu) étaient jugés selon trois critères : piété, sobriété et austérité.

C'est ainsi que deux fillettes et deux femmes ont réussi à faire

incarcérer une centaine d'hommes, de femmes et d'enfants : elles affirmaient que le spectre de ces personnes les affligeait parce qu'elles refusaient de passer un pacte avec le Malin.

Refusant de renier Dieu, celles que certains qualifiaient de prophétesses, se débattaient alors violemment contre un ennemi invisible aux yeux de tous (!). Leurs membres se tordaient, leurs yeux se révélaient, des marques de morsures apparaissaient sur leurs membres.

Un infernal combat contre le Mal qu'on diagnostiquerait aujourd'hui comme une forme d'hystérie. Mais qui, lors du procès, a fait forte impression sur les juges : ils ont condamné 19 personnes à la pendaison en se fondant sur cette seule « preuve spectrale » : puisque les affligées disaient voir un spectre, c'est que spectre il y avait...

Méthodiquement, Liliane Crété passe en revue des événements qui parlent par eux-mêmes — et ils en disent long ! Peu de place pour le romanesque, dans *Les Sorcières de Salem*. Mais beaucoup de dates, beaucoup de noms, beaucoup de détails.

Qui conduisent à une conclusion si absurde... qu'on la voudrait sortie de l'esprit d'un romancier et non de l'Histoire : à l'origine de cette psychocollective se trouvent des fillettes qui — l'une d'entre elles l'a avoué des années plus tard — « avaient voulu s'évader de l'enfer, varier leur existence, sortir de la vie monotone et étouffante » !

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elles ont réussi.

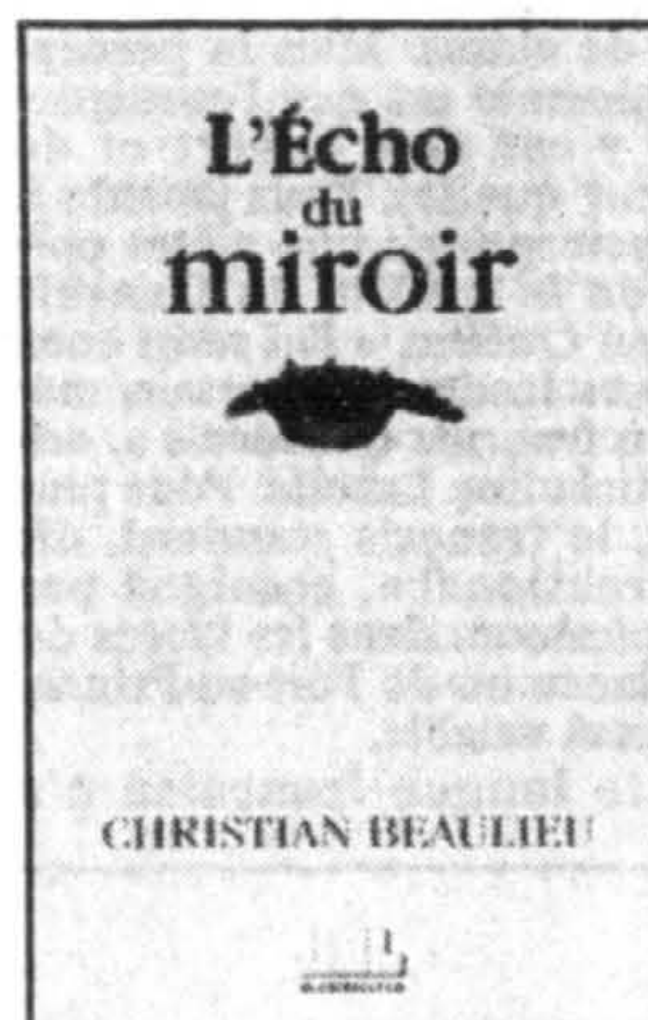
LES SORCIÈRES DE SALEM, par Liliane Crété, Julliard, 1995, 295 pages.

Une perle venue du Royaume

RÉGINALD MARTEL

■ À la cinquantième page ou à la cinquante, quel que soit l'effort qu'on y mette, des dizaines de livres nous tombent des mains. Ce n'est pas qu'ils soient imparfaits, ce qui est déjà une promesse, mais nuls. Imparfait, tel est le roman de M. Christian Beaulieu, *L'Écho du miroir*, édité chez JCL à Chicoutimi. Cela tient moins à l'œuvre elle-même qu'à la révision du texte. Ici, là et partout, des irritants viennent gêner la lecture. Il peut s'agir d'une tournure maladroite, d'un contresens, d'un anglicisme, d'une banalité échappée, d'une faute de grammaire, bref, de tout ce qui tend à masquer, quand il existe, l'art d'un écrivain.

M. Beaulieu, s'il en a besoin, peut être rassuré. Malgré toutes ces scories que le directeur littéraire de la maison aurait dû chasser, il révèle dans ce deuxième roman un talent incontestable. On pourrait lui reprocher d'avoir mis en scène des écrivains, tentation quand même fréquente à laquelle trop succombent, s'il nous avait fait le coup de l'angoisse de la page



blanche, qui n'intéresse ni n'émeut personne.

Ce n'est pas du tout le cas. Mais les livres viennent des livres, qui viennent de la vie. Celui de M. Beaulieu est fortement marqué, et il le reconnaît explicitement, par ceux de M. Paul Auster. Rien n'interdit cela, si le romancier n'y perd pas son propre souffle. Il l'y amplifie plutôt, tout en investissant sa propre fiction d'une manière tout à fait personnelle.

Un personnage, qui est écrivain, reçoit les confidences d'un personnage qui l'est aussi. C'est tout. Ils ne parleront pas de littérature, ou si peu, mais d'amour. De l'amour perdu et jamais oublié, que parfois les hommes tentent de retrouver dans les yeux ou dans le lit, ou les deux, d'une autre femme. En vain le plus souvent. M. Beaulieu explore ce drame avec une immense sensibilité, avec profondeur et élégance aussi. Son roman est de ceux qui peuvent hanter longtemps leurs lecteurs.

L'ÉCHO DU MIROIR, par Christian Beaulieu, Éditions JCL, Chicoutimi, 1995, 247 pages.

Un peintre, un poète, un musicien et c'est le septième ciel sur CD-ROM

CLAUDE MARCIL
collaboration spéciale

■ Avertissement ! Ce CD-ROM entraîne des effets secondaires : bouche bée, yeux embués et vague à l'âme. Monet, Verlaïne, Debussy, *Une Révolution douce* rive tout simplement les sens à l'écran. Ce mélange d'artistes est parfait et la chimie de leur œuvre l'est tout autant.

Lire des poèmes de Verlaine transcrits sur un tableau de Monet quand l'Arabesque en sol majeur de Debussy complète le tout, est une expérience rare devant un ordinateur.

Les 120 tableaux, les 60 poèmes de Verlaine et les 75 minutes de Debussy assurent ainsi le septième ciel artistique.

La rencontre des trois grands se partage en deux volets, Perspectives et Références. Le cœur du CD se retrouve sous le premier, Perspectives. Choisissons Monet. Poliment, on nous demande de choisir entre deux musiques d'accompagnement. Je choisis La fille aux cheveux de lin... Le peintre commence alors à raconter sa vie. Cette autobiographie remplie d'anecdotes, de pensées et de moments secrets,

définit bien le personnage qu'est Monet. Pour illustrer son histoire, peintures, écrits, caricatures se succèdent à l'écran.

Après avoir fait la connaissance du peintre, j'explore la section Givernum, un musée multimédia. Cette visite se veut une intrusion dans la maison de Monet. Par le biais de toiles et de photographies, son « chez-soi » devient le mien un moment. Vient ensuite, la section Clémenceau qui relate l'amitié entre le peintre et l'homme politique et ouvre une autre porte sur la vie de l'artiste.

Le tête-à-tête multimédia avec Verlaine et Debussy est tout aussi délicieux. Verlaine, le Prince des poètes, dévoile son passé de longs textes. Cette lecture peut se faire tout en écoutant un poème récité par une voix chaleureuse. On entend au fil de la lecture les Misères et les splendeurs de Debussy, toujours sur le fond d'une toile de Monet.

Reste la visite des Œuvres des trois artistes. On peut savourer un des quinze recueils tel *Poèmes saturniens* (1866), *Sagesse* (1881) ou bien *Jadis et naguère* (1884) tout en écoutant Jidin sous la pluie de Debussy. Si vos yeux sont fatigués par leur lecture,

cliquez sur le petit Verlaine et il récitera ses propres vers au gré d'une musique de Debussy.

Quant à Monet, ses chefs-d'œuvre prennent l'écran d'assaut ! Certaines informations se rapportent à la création, le contexte dans lequel la toile fut peinte et des remarques sur celle-ci, donnant une nouvelle perception du tableau.

Debussy, lui, est une aventure musicale. Il suffit de choisir parmi une douzaine de ses compositions pour vivre des minutes intenses. Je prends Arabesque en mi majeur et me laisse bercer. Pour en savoir davantage, un texte explique comment et pourquoi ces trois artistes ont révolutionné leur art.

« Thèmes » regroupe les poèmes, toiles et musiques des trois maîtres qui gravitent autour d'une même idée. Leur art viendra nous divertir sur des sujets comme Neige, Villes et champs, Gares, Cathédrales, Mer et Couleurs du temps.

La section Références comprend une section Chronologie, En savoir plus, Bibliographies et un Index des œuvres.

TRIPTYQUE, Monet, Verlaine, Debussy, *UNE RÉVOLUTION DOUCE*, Mac ou PC. Micro-Intel : 1-514-528-8791.

En quelques mots

Les contes de Perrault

Qui n'a pas entendu parler des *Contes* publiés par Charles Perrault, brave bourgeois de Paris sous Louis XIV (1628-1703) et rédigés à l'intention de son jeune fils d'alors. La nouvelle et belle collection « Fleuron », publiée par les Éditions Slatkine, maison suisse maintenant distribuée à Montréal les reproduit sous une couverture luxueuse, agrémentée de beaux dessins de René Bour.



Une nouvelle romancière acadienne

Professeure à l'Université de Moncton, déjà auteure de trois ouvrages pédagogiques et de nombreux articles, Simonne Rainville a eu le goût de tater le roman. Elle vient donc de publier son premier, *Madeline ou la rivière au printemps*, aux Éditions d'Acadie. Une femme qui se raconte grâce aux lettres qu'elle écrivait à son amant durant les années 50, alors qu'elle était institutrice et que lui travaillait aux chantiers.



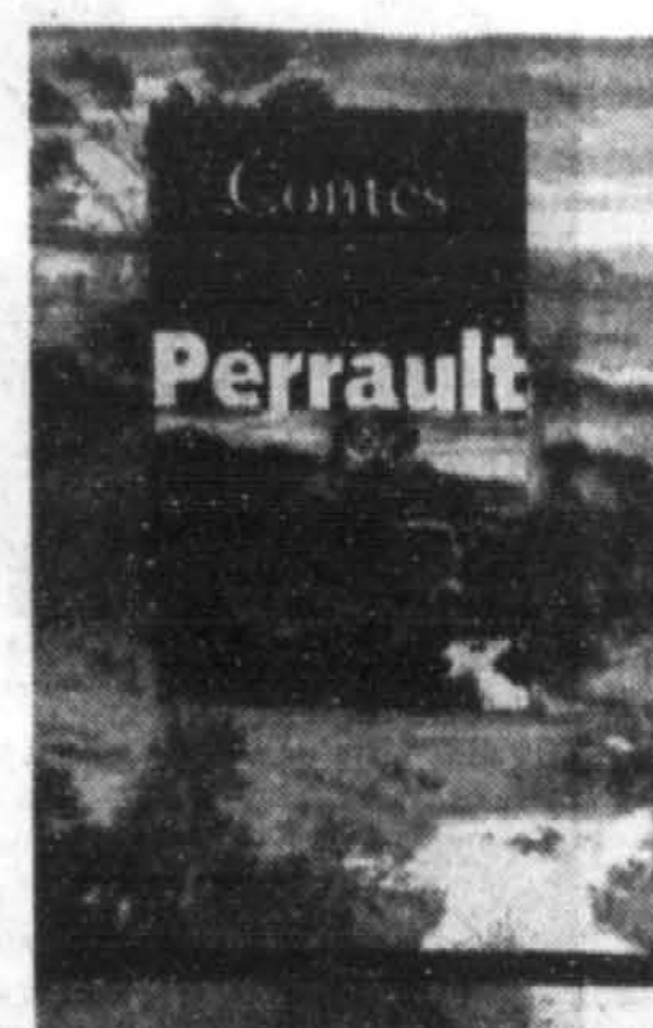
Économie et écologie

D'un côté, les gens veulent des emplois, de l'autre, ils ont une conscience écologique plus poussée qu'avant. Les normes écologiques de plus en plus sévères nuisent-elles à l'emploi et au développement économique ? Franck-Dominique Vivien, économiste de l'Université de Reims tente de répondre à la question dans *Économie et écologie*, publié à La Découverte. Économie et écologie tentent aujourd'hui de s'ouvrir l'une à l'autre, mais ce n'est pas facile.



Le naufrage du siècle

Le naufrage du siècle, c'est évidemment celui du communisme et même du socialisme. Comment se fait-il que tous les disciples de Lénine et des autres se soient trompés ? Tous ceux qui ont adhéré à ce grand rêve, car c'en était un, ont-ils été trahis ? Se sont-ils fait happer par la machine totalitaire sans le savoir ? Ont-ils été complices ? Régine Robin, présentement professeure de sociologie à l'Université du Québec à Montréal, tente d'y répondre dans *Le naufrage du siècle*, un ouvrage pas facile, publié che XYZ.



Dictionnaire d'objets d'art

On trouve, maintenant, des dictionnaires spécialisés sur tout ou presque. Il en manquait un pour les passionnés de décoration, connaisseurs d'objets d'art, collectionneurs d'antiquité. C'est maintenant fait. Marie-Claude L'Espérance vient de publier un très beau *Dictionnaire de l'ornement* aux Éditions Logiques, et l'ancien ministre fédéral, Serge Joyal, recyclé en expert auprès de l'Hôtel des enchères et collectionneur émérite, en signe la préface.



Les îles englouties

Depuis toujours, la légende de l'Atlantide ne cesse de hanter les songes. Cette cité idéale qui aurait été anéantie, on l'a cherchée sans jamais la trouver. Omnibus, sous le titre de *Atlantide : les îles englouties*, a regroupé dans un même volume des textes de Jules Verne et de bien d'autres consacrés à la recherche du continent perdu ou de ce que Lauric Guillaud, de l'Université de Nantes, dans son texte de présentation, appelle « le cercle de l'éternel déluge ».



Un autre J.-L. Grosmaire

Jean-Louis Grosmaire est peu connu à Montréal. C'est peut-être normal, ses quatre romans précédents et un cinquième, des rééditions, ont tous été publiés au Vermillon, une maison franco-ontarienne d'Ottawa. Mais dans l'Outaouais, où il enseigne au cégep, et au Salon du livre de Hull, Jean-Louis Grosmaire, qui a déjà remporté le Prix littéraire du Droit, est une vedette. Grand voyageur, il vient de lancer, toujours au Vermillon, *Une île pour deux*, dont l'action se passe dans une île grecque.



LIVRES

P.D. James et le roman policier moraliste

GILBERT GRAND

■ À mesure que progresse son oeuvre, il devient évident que Phyllis Dorothy James s'inscrit dans deux grandes traditions littéraires anglaises : l'enquête policière (à la Josephine Tey, Dorothy Sayers et Agatha Christie) et le réalisme victorien (à la Jane Austen, George Eliot ou Anthony Trollope), le second prenant résolument l'avantage sur la première.

Les trois derniers romans mettant en scène le commandant Adam Dalgliesh (*Un certain goût pour la mort*, *Par action et par omission* et *Péché originel*) le démontrent bien par leur ampleur même (de 400 à 600 pages). Si Lady James continue de se plier aux règles du whodunit — dont la sacro-sainte unité de lieu qui contraint commodément de rassembler tous les suspects présumés dans un même endroit —, la priorité n'est pas vraiment donnée à la recherche du coupable mais bien plutôt à la mise en place méticuleuse (avec ses inhérentes longueurs) d'un décor, d'une atmosphère pesante, d'un environnement social qui conditionnent en quelque sorte les acteurs du drame vu, quant à eux, avec la froideur analytique d'un entomologiste.

Péché originel tourne ainsi autour d'une vénérable maison d'édition londonienne, Peverell Press, sise au bord de la Tamise dans un faux palais vénitien au nom prédestiné, Innocent House. L'entreprise, qui a connu des jours meilleurs, est menacée de banqueroute depuis la mort de son président, Henry Peverell, et la retraite de son associé français Jean-Philippe Étienne. Le fils de ce dernier, Gérard, « restructuration » sans ménagement, congédie les employés superflus qu'il leur années de service, se débarrasse d'auteurs « maison » non



P. D. James

PHOTO AP

rentables et envisage même de vendre Innocent House.

Pour ses associés qui voient encore l'édition comme une vocation, un artisanat, c'est la goutte qui fait déborder le vase. La révolte contre Gérard est menée par sa soeur Claudia, l'héritière Frances Peverell qui fut sa maîtresse, James de Witt, amoureux de Frances, et Gabriel Dauntsey, un vieux poète qui a la mémoire longue. Autant de suspects rêvés parmi une longue liste, dès lors que Gérard est retrouvé assassiné dans une salle

d'archives, un serpent de tissu enfoncé dans la gorge, et que d'autres meurtres suivent en cascade...

Curieusement, Lady James a confiné son héros Dalgliesh à un rôle presque passif, en retrait, accordant le devant de la scène surtout à ses deux jeunes associés, les inspecteurs Kate Miskin et Daniel Aaron. Cette volonté de diversifier les points de vue narratifs est illustrée également par la place occupée par le seul personnage vraiment positif et « innocent » du roman, Mandy, la jeune secrétaire intérimaire débordante d'énergie et d'initiative, même après avoir découvert deux cadavres.

Finalement, outre le style classique, soigné mais lent, ce qui distingue les romans policiers de P.D. James de la production de masse passée et présente est la réflexion morale qui les sous-tend : de manière obsessionnelle, la mort y est décrite dans toute sa brutalité indécente, posant et reposant « le problème du Mal, de la justice et de la faiblesse humaine ».

Pour Lady James, la violence est intolérable et le meurtre, en ce qu'il détruit un ordre social, doit être sanctionné.

La moralité n'y est pourtant jamais vraiment triomphante. Dans *Péché originel*, on trouve certes des considérations « droitières » sur le déclin de la civilisation (magistralement développée dans le récit d'anticipation précédent, *Le fils de l'homme*), sur les maux sociaux de l'époque (presque tous les personnages jeunes du roman manquent de loyauté, de principes, de traditions). Mais l'amoralité de la génération actuelle des deux familles sord en fait de la « faute originelle » des pères : l'ancêtre Peverell qui a tué sa femme pour fonder sa maison d'édition, et Jean-Philippe Étienne, un résistant de la Seconde Guerre mondiale au passé pas très net.

PÉCHÉ ORIGINEL, P.D. James. Traduit de l'anglais par Denise Meunier, Fayard, 469 pages.

La force dévastatrice d'une nouvelle parfaitement assénée

RÉGINALD MARTEL

■ Les livres lus vont où ils vont et rarement les revoit-on. Celui-là refusait de s'égayer. Il errait seulement, tantôt caché parmi des comptes de fournisseurs et des circulaires, pour en ressortir presque neuf au moment où on met de l'ordre dans les choses de la vie, tantôt soudainement et mystérieusement apparu, racoler toujours, sur la table de chevet ou la banquette de la voiture. Le feuilletant un moment ou longtemps, je le découvrais chaque fois, surprise prévisible, si cela se trouve. Des historiettes et des aphorismes, coiffés d'un titre minimal, *Ainsi vu*.

Le jeu de cache-cache s'est épuisé, le livre n'apparaissait plus depuis belle lurette, mort sans doute, ai-je une fois songé, sans sépulture, comme les humains qui trop dérangent. C'est ce que je croyais. Le revoici pourtant, semblable pour le regard qu'il traduit, autre pour ce sur quoi ce regard porte, mais dans le détail seulement, puisqu'il ne sera question encore

de la condition humaine et de ce qui la cerne ou la concerne, naître, vieillir et mourir, sévère triade heureusement ornée de jolies ou de beautés, produits de langage et donc de culture.

La Pleine Lune, qui un temps n'édita que des oeuvres de femmes, singulière exclusion, a ouvert une première fois son gîte pour laisser s'y promener M. Robert G. Girardin. *Saxi et les autres* paraît au même endroit et donc chez la même editrice, Mme Marie-Madeleine Raoult, à qui l'auteur donne le titre redoutable de mère en littérature, M. Gaston Miron assumant le rôle de père, moins contraignant il me semble, puisque notre barde national a paterné depuis près de cinquante ans une trépassée d'enfants, de façon tellement souterraine parfois que plusieurs ne s'en sont pas aperçus.

J'aime retrouver dans ce petit livre du genre court-poinçonné, qui n'a de prétention ni cachée ni affichée — ce qui revient au même —, les écrivains ou les oeuvres à qui et à quoi l'artiste et artisan, en l'occurrence un

philosophe, croit devoir quelque chose. Ainsi vois-je circuler ces affects, presque rien pourtant, sur quoi se fondent, plus qu'on ne le croit, une esthétique, une éthique, une politique. Dans le cercle mental de Saxi, M. Miron n'est pas seul ; l'y rejoignent, parmi beaucoup d'autres, MM. Gilbert Langevin ou Réjean Ducharme, Flaubert ou Baudelaire, Nietzsche et qui encore ?

Saxi pille un peu, l'esprit plutôt que la lettre, mais n'abuse pas. Ses histoires sont bel et bien les siennes. Elles le sont au point qu'une signature est presque superflue. Brèves et efficaces, des instantanés dirait-on, porteuses d'une idée matinée d'émotion, ou l'inverse, elles résument en ne le trahissant pas plus qu'il ne le faut, car là est le risque, le regard sur les choses et les êtres que j'évoquais plus haut. Les meilleures histoires, et elles sont nombreuses, ont la force dévastatrice d'une nouvelle parfaitement assénée.

Trop de densité peut nuire, ne serait-ce qu'à l'originalité du propos. Il m'arrive de penser

que tous les aphorismes ont été dits et écrits et que le genre remonte probablement aussi loin que le genre humain. S'y adonner, c'est risquer de répéter, en moins bien, l'aphorisme d'un autre. Broder, paraphraser ? L'eau claire de la pensée alors se brouille et croupit. J'aurais aimé que M. Girardin fût plus sévère dans le choix d'aphorismes qu'il nous offre. Qu'il ne confondit pas aphorisme et lieu commun, écrivant platement : « Pour pouvoir, il faut savoir. » Qu'il se méfiât de ces pensées qui ont traversé avant le sien d'autres cerveaux, celui de Charles de Gaulle par exemple : « Je préfère ceux qui trouvent à ceux qui cherchent. »

Il n'empêche que *Saxi et les autres*, après *Ainsi vu*, m'a ému ou amusé ou étonné encore. Il est rassurant de penser que penser n'est pas démodé et que des intellectuels ici s'y exercent sans cesse, sans craindre de sourire, pour la plus grande gloire du langage.

SAXI ET LES AUTRES, par Robert G. Girardin. Éditions de la Pleine Lune, Lachine, 1995. 168 pages.

Tout en lisant...

Giono, l'artiste complet

JACQUES POLCH-RIBAS
collaboration spéciale

■ Jean Giono est-il le premier écrivain français du siècle ? Je ne suis pas loin de le croire. Rien que la versatilité de son art, déjà : poèmes, essais, récits historiques, pamphlets, romans qu'on tenait au début pour « bucoliques », et puis soudain des changements de cap, des tête-à-queue, un cycle stendhalien, cette épopée d'Angelo qui reste une grande oeuvre et ne vieillit pas d'une journée... et puis encore des reportages, des récits de voyage. C'est sans fin. Quel souffle !

À propos d'Angelo — personnage aussi fort que le Fabrice de Beyle — on trouvera profit à lire ses aventures dans la collection Byblos, qui est d'un prix abordable, et qui contient trois des romans de ce cycle : *Angelo*, *Le Hussard sur le toit* et *Le Bonheur fou*. Trois chefs-d'oeuvre, sans le moindre doute, qui ont marqué trois générations (déjà) de jeunes lecteurs. Il n'est que de voir

l'impatience avec laquelle on attend le film tiré du *Hussard* — plaisir, désir de voir la gueule du hussard, crainte — pour se rendre compte que ce personnage fait partie de notre inconscient littéraire.

Giono le modeste. Giono l'artisan, le maître romancier, amoureux de l'ouvrage bien faite. Celui qui traita la Haute Provence comme les Grecs sans doute avaient fait de l'Olympe. Giono le Grec, lecteur passionné d'Homère. Giono le solitaire.

Après la guerre, la der-ders, il rompt avec les guerriers, les matamores, la soldatesque, le patriotisme et la sottise nationale. Il se retire chez lui, près de Manosque, et l'on venait le consulter, des jeunes, des vieux, des politiques, des artistes. Il faisait le gourou.

Après l'autre, de guerre (tiens, on croyait que c'était fini...) il rompt avec une littérature d'idéologies, avec cette terreur sartrienne qu'il faisait beau voir à Paris et

dont les fumées ne risquaient guère de faire tousser le Provençal. Il aiguillait ses crayons, il bourrait trois ou quatre pipes d'avance, et s'attaquait au cycle de l'ami Angelo, c'est-à-dire au roman romantique, lyrique, légendaire, mythique, et pourtant le plus moderne qui fut.

À Paris, on rigolait. On rigole toujours à Paris, au début. Après, on grince des dents et prétend avoir vu venir cela très bien, et les premiers. Giono l'impassible.

La Pléiade, naturellement, a commencé depuis longtemps la publication de l'oeuvre complète. Nous en sommes maintenant à ce nouveau volume : *Journal, Poèmes, Essais*.

L'intérêt de ce livre, l'intérêt principal, ce sont les journaux de Giono. Les deux journaux intimes (ou est-ce littéraires qu'il faut dire ?) qu'il tint, le premier de 1935 à 1939, le second durant l'Occupation allemande, alors qu'ayant songé à se retirer en Suisse il choisit finalement, déjà, de se

terrer chez lui, à Manosque, avec de rares « montées » à Paris... qu'on ne manquera pas de lui reprocher plus tard.

Outre, donc, ces deux textes qui sont passionnants à lire parce qu'ils sont une chronique personnelle dans laquelle il essaie des idées, il tâte des sujets, il met à l'épreuve de l'écriture ses

futurs romans, se trouvent dans ce volume le fameux *Voyage en Italie* et le non moins fameux *Voyage en Espagne*.

Voilà de quoi lire longtemps et avec plaisir, voilà aussi de quoi se convaincre de ce que j'affirmais, la qualité exceptionnelle d'un écrivain qui a subi toutes les étiquettes sans broncher, une écrivain toutes sans doute, mais ensemble : écrivain du terroir, écrivain de la nature (hein, souvenez-vous de *L'Homme qui plantait des arbres*), reporter, romancier sensuel, réaliste, stendhalien absolu, poète, égotiste... et naturellement pacifiste forcené.

Bref, un homme, un style, une pensée, une légende. Du roc.

ANGELO, LE HUSSARD SUR LE TOIT, LE BONHEUR FOU, par Jean Giono, collection Biblos, cartonné. Éditions Gallimard, 1129 pages. *JOURNAL, POÈMES, ESSAIS*, par



Jean Giono

Diatribes légères et drôles

Joëlle Goron
ou l'art
délicat
de râler...DOMINIQUE PAUPARDIN
collaboration spéciale

■ Pourquoi les enfants des ministres sont-ils tous inscrits dans des écoles privées ? Pourquoi n'y a-t-il que les femmes jeunes, riches, célèbres et mères qui intéressent les populations féminines ? Comment doit-on réagir devant ces gens qui affirment candidelement : « Mon livre préféré, c'est la Bible » ou bien « Je ne regarde jamais la télé » et « J'ai laissé un message sur votre répondeur, il n'a pas dû marcher ».

On n'a pas toujours le courage ou les moyens pour lutter contre tous les emmerdements quotidiens et toutes les petites phrases ridicules ou assassines entendues au cours d'une journée normale de femme active et moderne.

Madame Joëlle Goron, ex-chroniqueuse de l'émission française Frou-Frou n'entend

certaines pas régler les problèmes qui nous agacent mais elle offre, en contrepartie, de râler à notre place ! Les départs en vacances catastrophiques, les enfants insupportables, les rôles féminins au cinéma, la beauté, les régimes, les patrons, le célibat, les copines, les radines, les menteuses, etc., deviennent pour elle des prétextes à chicanes et à rigolades.

Légères et drôles, ces diatribes à la française sont écrites avec une touche de féminisme, disons, modéré puisque Madame Goron utilise le même langage que les mecs pour parler des « pétasses », voleuses de maris et des belles-mères encombrantes mais s'indigne devant les inégalités subies par les femmes. Mais bon, pour une fois, on va se retenir de râler.

JE PERSISTE ET JE RÂLE. TOUJOURS POUR VOUS ! par Joëlle Goron, chez Lafont, Paris, 1995, 301 pages.

MARTINE TURENNE
collaboration spéciale

■ Le passage des atomes aux bits est irrévocable et irréversible. Nous sommes définitivement entrés dans l'ère numérique, avec ses voyageurs digitaux, son autoroute électronique, sa réalité virtuelle, ses CD-ROM et autres concepts destinés à transporter à une vitesse folle et à moindre coût tout ce que l'humain crée, pense, réfléchit et écrit. Le phénomène est exponentiel, les convertis, de plus en plus nombreux.

Et c'est tant mieux, écrit Nicholas Negroponte dans *L'homme numérique*, un essai consacré à cette révolution quasi génétique, comme il la qualifie lui-même. L'auteur, un dilectique que l'informatique a rescapé de l'ignorance, est des plus enthousiastes devant les possibilités qu'offre le monde numérique. Il est aussi le fondateur et le directeur du très fameux laboratoire des médias (Media Lab) du non moins fameux Massachusetts Institute of Technology (MIT). Son essai est un recueil de rubriques publiées dans le magazine *Wired*, adaptées aux changements qui interviennent sans cesse dans le monde de l'informatique.

L'homme numérique est une histoire de bits, de CD-ROM, de modem, d'Internet, d'hypertexte, de CDI et de Pixel, destinée aux non — ou partiellement — initiés. Il est question dans ce livre d'une révolution : celle de l'ac-

cès à un savoir infini. Thomas Jefferson, écrit Negroponte, a inventé le concept des bibliothèques et du droit d'emprunter un livre sans déboursier un sous. Un siècle plus tard, ce sont 20 millions de personnes qui peuvent avoir électroniquement accès à une bibliothèque numérique et en emprunter tout aussi gratuitement le contenu.

L'informatisation s'accroît à un rythme démentiel : 35 p. cent des familles américaines et 50 p. cent des adolescents ont un micro-ordinateur chez eux. À elle seule, l'industrie des jeux électroniques génère des recettes de 15 milliards de dollars dans le monde entier et représente un marché plus vaste que l'industrie cinématographique. Et il y a Internet ! On estime à 30 millions le nombre de ses utilisateurs. Une population qui croît au rythme de 10 p. cent par mois ! « L'Internet est intéressant », écrit Negroponte, non seulement en sa qualité de réseau mondial massif et omniprésent, mais aussi parce que c'est l'exemple même d'une chose qui a évolué sans concepteur responsable apparent, conservant sa forme comme un vol de canards sauvages. » Personne n'en est le patron, ajoute l'auteur, et jusqu'ici, toutes les pièces évoluent admirablement...

Impact incroyable

Cette interconnexion planétaire a un impact incroyable sur les valeurs, les modes de pensée, la culture. « L'autoroute de l'information est en train de créer un

tissu social mondial complètement nouveau. » Les frontières nationales n'existent plus dans cet espace virtuel, « nous rencontrerons notre prochain dans des quartiers numériques où l'espace physique n'interviendra pas et où le temps jouera un rôle tout différent. » La planète numérique va être grosse comme une tête d'épingle. « Ce que vous verrez par la fenêtre se trouvera peut-être à 5000 kilomètres et à six fuseaux horaires de chez vous. »

L'essai de Negroponte se lit avec légèreté, le sourire aux lèvres : les anecdotes savoureuses foisonnent et l'auteur transforme des notions arides, et pour plusieurs repoussantes, en connaissances simples, amusantes. Il banalise et démythifie des néologismes barbares qui rebutent *L'homme atomique* que nous sommes — encore — et il nous informe sur ce qui nous attend demain : la reconnaissance de la parole par des appareils en voie de miniaturisation absolue, les interfaces de plus en plus sophistiquées, l'école informatisée et la révolution de l'apprentissage, l'anachronisme du fax, les possibilités infinies d'Internet.

Negroponte est un grand optimiste. Ce qui n'enlève rien à sa lucidité. « Au cours de la prochaine décennie, écrit-il, nous allons voir des cas de viol de la propriété intellectuelle et d'invasion de notre intimité. Nous allons connaître le vandalisme numérique, le piratage de logiciels, et le vol de données. Pire, nous allons être les témoins de la dis-

parition de nombreux emplois du fait de la prolifération de systèmes entièrement automatisés... »

Dans ce monde numérique, un secteur entier de la population se sentira exclu, déconnecté. Et puis les bits ne donnent ni à manger, ni à boire, ajoute Negroponte. Ils ne peuvent résoudre des questions graves comme les droits de vie et de mort. Mais telle une force de la nature, l'ère numérique, ne peut être niée ou arrêtée. « Elle possède quatre qualités essentielles qui vont lui permettre de triompher, croit Negroponte : c'est une force décentralisatrice, mondialisatrice, harmonisatrice et productrice de pouvoir. »

Et si certains s'inquiètent du fossé social entre les privilégiés et les démunis de l'information, entre le monde occidental et le tiers monde, Negroponte croit que le véritable fossé en sera un de génération. Déjà, l'informatique est aussi familière aux enfants que boire ou respirer l'est pour nous. « Et chaque génération sera plus numérique que la précédente. » Les gros engins ont quitté les énormes pièces à air conditionnée qu'ils abritaient pour s'installer dans des placards, puis sur des bureaux, sur nos genoux, avant de se ranger au fond de nos poches. Et ce n'est pas fini... « L'informatique n'est plus une histoire d'ordinateurs. C'est un mode de vie. » C'est notre vie...

L'HOMME NUMÉRIQUE, par Nicholas Negroponte. Éditions Robert Laffont, 1995. 291 pages.

LIVRES

La vie des livres

La place du livre québécois



PIERRE VENNAT

■ Intéressant à plusieurs égards le rapport de recherche sur la culture pour le compte de l'Association nationale des éditeurs de livres de Michel de la Durantaye et de Jean-Paul Baillargeon, respectivement de l'Université du Québec à Trois-Rivières et de l'Institut québécois de recherche. Les deux experts, après avoir enquêté dans les médias, les bibliothèques et les librairies entre l'automne 1994 et janvier 1995, en sont venus à la conclusion que le livre québécois n'était pas victime d'ostracisme, contrairement à ce que plusieurs ont toujours avancé.

Si dans le cas des éditeurs et des auteurs, on peut assez facilement comprendre les motifs derrière leurs doléances quant au peu de visibilité accordée au livre québécois, on peut se demander, écrivent Baillargeon et de la Durantaye, ce qui a pu amener certains analystes de la scène littéraire au Québec à formuler les mêmes allégations.

« Dans le cas des premiers, il a pu être de bonne guerre, faute de preuves, de formuler de telles plaintes, question d'inciter certains intervenants à "corriger des injustices", à faire ainsi pression pour que ces derniers favorisent davantage la visibilité du livre québécois. Une maison d'édition fait aussi "des affaires", un auteur, tout détaché fut-il des "choses de ce monde", aspire aussi à être le plus largement diffusé possible, avec en même temps, un œil sur ses (maigres) droits d'auteur.

« Que des analystes soi-disant impartiaux aient enfoncé le même cheval est une question un peu plus complexe. Certains d'entre eux ne sont sûrement pas entièrement détachés de l'appareil de production et de diffusion du livre d'ici. Pour d'autres auteurs, le livre québécois, de par la qualité qu'ils attribuent à son contenu, n'a que le sort qu'il mérite, celui d'être marginalisé dans sa propre société, sans autre forme de vérification. Pour d'autres enfin, on interprète encore certains phénomènes sociaux et culturels du Québec avec la bonne vieille grille du complexe de colonisé; on attribue facilement à quiconque une sorte de malaise et de honte de ce qui se produit ici, comme étant de qualité inférieure à ce qui se produit ailleurs.

« Dans le cas qui nous occupe, il s'agit des œuvres littéraires d'ici, comparées à une certaine image qu'on a de la qualité des œuvres émanant de la France en particulier. On peut même aller, dans ces conditions, à comparer la première œuvre d'un jeune romancier québécois à Balzac, à Proust ou à Malraux, avec les résultats que l'on devine. »

Un monde en pleine expansion
Les deux chercheurs n'hésitent pas à écrire que la création littéraire et l'édition du livre au Québec sont actuellement en pleine expansion. « Que certains souhaitent voir le public lecteur québécois baigner dans un bain de "québecitude" tout au long de son cycle de vie, qu'on ne

l'expose pas (ou plus) aux œuvres d'ailleurs, tient de l'utopie qui ignore à la fois l'histoire et le contexte géolinguistique dans lequel s'insère le Québec, sans parler du plus élémentaire souci d'humanisme et de développement culturel d'une société. »

Comme preuve de l'expansion que prend le marché littéraire au Québec, Baillargeon et de la Durantaye citent l'accroissement du chiffre d'affaires, en dollars constants, de l'édition commerciale du livre, entre 1985 et 1991; il a presque doublé. Même la dernière récession, qui s'est installée en 1990, ne semble pas avoir nui à cette croissance. Entre 1990 et 1991, le chiffre d'affaires de ces maisons s'est accru de 1,8 pour cent, de quoi faire pâlir d'envie la plupart des secteurs industriels du Québec.

Ces entreprises ne publient pas nécessairement pour emplir des entrepôts. Le public québécois suit. À titre d'illustration, les bibliothèques publiques ont effectué environ 410 000 prêts de livres par 100 000 habitants en 1986-1987 et plus de 453 000 en 1990-1991.

Des élèves du secondaire qui publient

Qui a dit que nos élèves du secondaire ne savent pas écrire, ne veulent pas écrire ?

Depuis sept ans, la Commission scolaire Saint-Jean-sur-Richelieu publie les œuvres d'étudiants de l'option récit de l'école Beaulieu et de l'activité d'écriture de l'école Chanoine-Armand Racicot. Un conseiller pédagogique, Gilles Gemme, et deux enseignantes, Diane Boudreau et Thérèse Ladouceur, s'y sont consacrées cette année avec ardeur, mais l'effort a surtout été fait par les jeunes auteurs qui ont ainsi la joie d'être publiés. Ces jeunes auteurs ont rédigé soit des poèmes dans *Libertés poétiques*, soit des réflexions ou courtes nouvelles dans *Des entretiens 1995*.

Par ailleurs, Nicole Labelle Ruel, auteure éditée chez Québec/Amérique et enseignante au secondaire à l'école Cap-Jeunesse de la Commission scolaire Saint-Jérôme, à Saint-Antoine-des-Laurentides, a communiqué à ses élèves de Secondaire I son goût de l'écrit. Trente-deux adolescents ont donc rédigé des petits textes qui ont été publiés sous le titre d'*Eureka* par les Éditions Bât, une maison de Cap-de-la-Madeleine qui se spécialise dans la publication de textes de jeunes étudiants et qui en est à sa septième parution touchant l'écriture en classe et à l'école.

Les écrivains pour la jeunesse

Cécile Gagnon a été reportée à la présidence de l'Association des écrivains et écrivains québécois pour la jeunesse (AEQJ). Elle sera assistée de Francine Allard à la vice-présidence, d'Angèle Delaunois comme trésorière, d'Odette Bourdon comme secrétaire et de Suzanne Julien et Yanik Comeau comme conseillers.

Rappelons que cette association regroupe des auteurs qui publient des œuvres spécialement destinées aux jeunes. L'association reçoit son courrier à la Case postale 47516, Comptoir postal Plateau Mont-Royal, Montréal H2H 2S8.

avec une très jeune fille (Catherine Dominic) qui se passionne pour la moto. Tout le monde connaît cette relation sauf l'épouse (Angèle Coutu) évidemment. C'est son fils (Serge Pilote) qui lui apprend la bien mauvaise nouvelle et qui lui suggère un plan de vengeance.

En fait, c'est le fils qui semble le plus secoué dans cette histoire alors que la mère paraît d'abord résignée. Mais la mère adore son fils (plus que son époux, pourrait-on croire) et passe à l'attaque. D'abord elle se fait plus sexy, plus désirable avant de négliger la maison et de laisser croire qu'elle aussi, vit une aventure extra-conjugale. Finalement c'est la confrontation entre l'épouse et la maîtresse en moto.

Mise en scène très efficace de Martin Faucher qui a su maintenir un rythme enlevant tout au long de la pièce et, surtout, une grande performance d'Angèle Coutu que les gens adorent depuis la belle

époque de Francine Duval à la télévision. On découvre peut-être sur le tard qu'Angèle Coutu est l'une des grandes

ARTS ET SPECTACLES

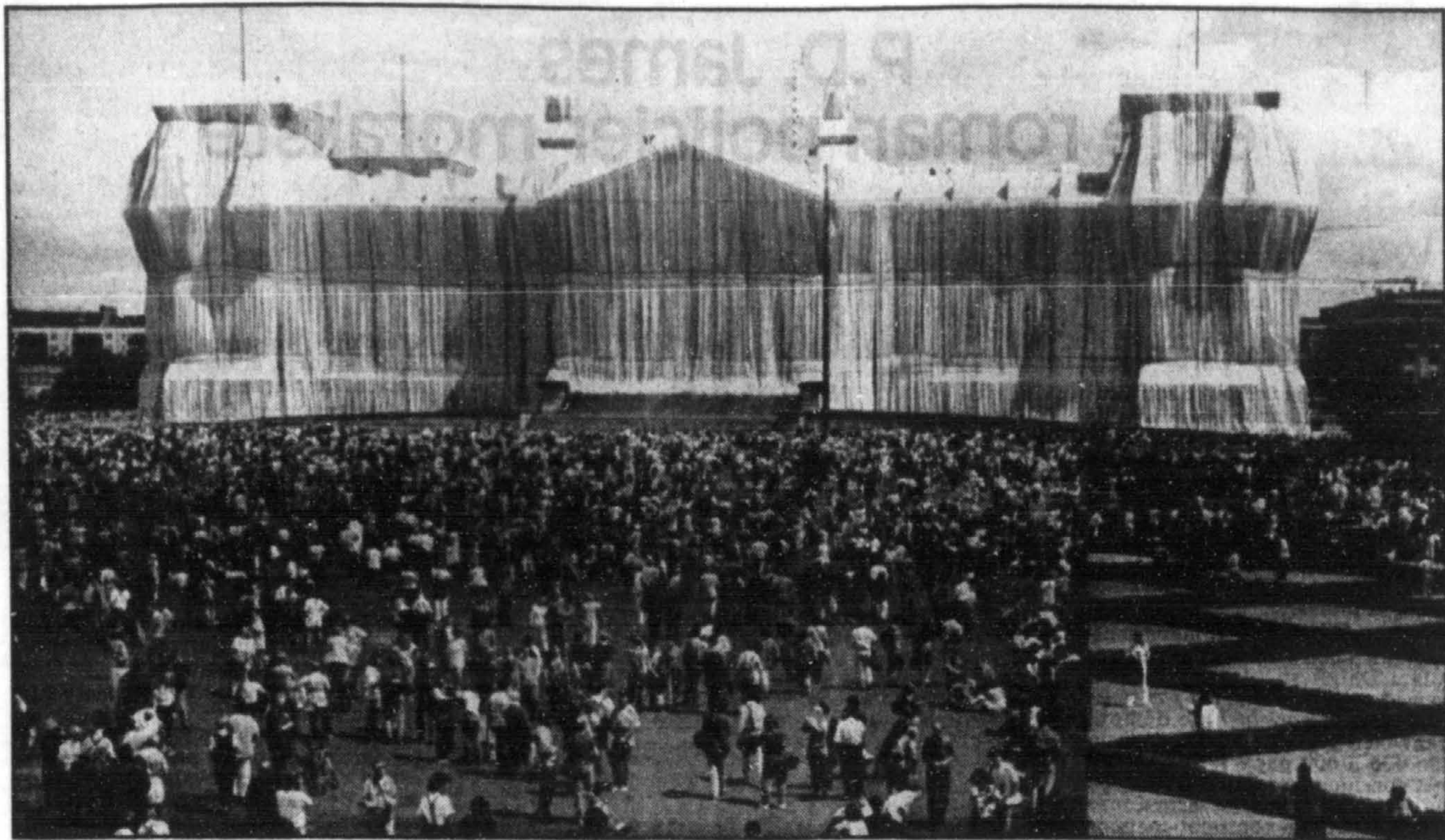


PHOTO REUTER

Plus de trois millions de visiteurs sont attendus à Berlin d'ici au 7 juillet où l'artiste américain Christo a mis hier la dernière touche à l'emballage du Reichstag, l'ancien parlement du Reich.

Le Reichstag est enfin emballé

Agence France-Presse
BERLIN

■ Après une semaine de difficiles travaux, l'artiste américain Christo a mis la dernière touche hier à l'emballage du Reichstag, l'ancien parlement du Reich.

Un incident est venu perturber tôt hier la fin des travaux, un inconnu ayant lancé une flèche enflammée contre la toile de polypropylène déployée sur le bâtiment, qui a été trouée sur la largeur d'une main, a indiqué le service de presse de Christo.

Jusqu'ici, Christo et Jeanne-Claude, son épouse et associée française, n'ont fait l'objet d'aucune menace particulière, même si le projet ne plaît pas à tout le monde, certains y voyant une atteinte à un symbole national.

Depuis le début des travaux, le 17 juin, le projet rencontre une large adhésion des médias et du public, quelque 100 000 visiteurs se rendant chaque jour sur les lieux.

« J'ai rencontré plusieurs députés qui avaient voté contre le projet et qui aujourd'hui trouvent cela magnifique », a dit vendredi la présidente du Bundestag (chambre basse), Rita Suessmuth, qui a été le principal soutien de Christo ces dernières années.

Au total, trois millions de visiteurs sont attendus pour la circonstance. Depuis une semaine, tout Berlin vit à l'heure de Christo, d'innombrables émissions lui sont consacrées, ainsi que toutes sortes de clin d'œil, dans les vitrines de magasins ou sur les affiches publicitaires.

Plus de 100 000 m² de toile argentée, amarrée par 15,6 km de cordage bleu, ont été nécessaires à l'emballage du bâtiment.

Pour Christo, dont les dernières œuvres ont été l'emballage du Pont-Neuf à Paris en 1985 et un agencement de parasols jaunes et bleus de chaque côté du Pacifique en 1991, le Reichstag représente un vieux rêve.

Lancé en 1971, le projet a longtemps fait peur à la classe politique ouest-allemande en

raison de la symbolique du Reichstag. Le chancelier Helmut Kohl y était hostile.

Christo n'a finalement reçu le feu vert qu'à l'issue d'un vote serré au Bundestag en février 1994. Entre-temps, le mur de Berlin était tombé et l'Allemagne s'était réunifiée en 1990.

Christo et Jeanne-Claude financent eux-mêmes l'opération du Reichstag, en vendant des esquisses et maquettes du projet réalisées par l'artiste. La facture s'élève à 15 millions de DM (10,7 millions dollars).

Christo et Jeanne-Claude ont annoncé vendredi que le Reichstag serait leur dernier projet de bâtiment, après la Kunsthalle de Berne en 1968 et le musée d'Art moderne de Chicago en 1969. Ils ont déjà les yeux rivés sur un projet plus nature, la rivière Arkansas, dans les Rocheuses.

Le Reichstag doit rester emballé jusqu'au 6 juillet.

Tom Waits revu et réinventé par Holly Cole

MARIE-CHRISTINE BLAIS
collaboration spéciale

■ « Here we go » : c'est sur ces mots évoquant les départs et les voyages que s'ouvre *Temptation*, cinquième album de la chanteuse Holly Cole. Et je vous assure que l'analogie avec les partances de toutes sortes est particulièrement pertinente pour décrire cet album puisqu'il est composé de 16 versions de chansons de... Tom Waits, le chanteur fou, le poète iconoclaste, l'éthérique magnifique !

Temptation sera lancé justement ce mardi, le jour même où Miss Cole se produira au théâtre Saint-Denis (elle y sera de nouveau mercredi soir). Or, je ne vous le cacherais pas, si j'ai toujours beaucoup aimé l'attitude d'Holly Cole sur scène, je n'ai jamais été particulièrement enthousiaste à l'écoute de ses disques... jusqu'à ce que j'entende *Temptation*. Je passe difficilement une journée sans en écouter une pièce ou deux.

Est-ce dû au concept même de cet album, à la qualité de l'interprétation, à la réalisation (signée Craig Street, qui a notamment réalisé le très bel album de Cassandra Wilson, *Blue Light Til Dawn*) ou à l'étrange beauté qui se dégage toujours des chansons de Waits ? Pour en savoir plus, la principale intéressée a répondu à quelques-unes de nos questions, tout juste avant de s'envoler pour sa sixième tournée au Japon !

— La Presse : Tu as choisi des chansons de presque tous les albums de Tom Waits, aussi bien *Heart of Saturday Night* (tiré du disque du même nom, paru en 1974) que *Jersey Girl* (*Heartattack and Vine*, 1980) ou *Train Song* (*Big Time*, 1988).

— Holly Cole : Ah oui. Par-



Holly Cole sera au Saint-Denis mardi et mercredi

fois, on est tenté de ne s'intéresser qu'à ses plus anciennes chansons parce qu'elles sont un peu plus douces, un peu plus faciles à digérer. Mais j'aime autant son répertoire plus récent, même s'il est plus difficile d'accès. J'avoue toutefois que cela m'a pris du temps à me décider à faire cet album. J'ai longuement écouté toutes ses chansons avant de sauter le pas, tout simplement parce que je suis tellement fan de Waits...

Or, je craignais de ne pas être capable de traiter ses chansons avec l'objectivité et — comment

dire — le manque de respect nécessaires pour faire siennes une œuvre créée par un autre. Je me posais constamment la question : en quoi mes versions seront-elles différentes de celles de Waits ? Et tout d'un coup, la réponse m'est apparue : elles seront différentes simplement parce que c'est une femme qui chante, point à la ligne ! Tom Waits est tellement... mâle (rires). Pas nécessairement macho, mais définitivement masculin (re-rires). Interprétées par une femme, ses chansons prennent donc un tout autre sens.

— La Presse : C'est tout de même très différent de ce que tu as fait jusqu'à présent. As-tu peur des réactions du public, qui est plutôt habitué à ton répertoire plus jazz ?

— Holly Cole : Tom Waits est un artiste qui ne tombe dans aucune catégorie, tout comme bon nombre de mes chanteurs préférés, que ce soit k.d. lang ou Lyle Lovett. Vous pouvez détester le country et aimer Lovett, bien qu'il fasse du country qui n'en soit pas vraiment non plus... Et c'est exactement ce que nous faisons, Aaron (Davis, pianiste), David (Piltch, contrebassiste) et moi depuis sept ans. Nous faisons du jazz, mais pas vraiment du jazz : beaucoup de nos fans ne sont absolument pas fans de jazz. En ce sens, il me semble qu'il y a une parenté entre Waits et nous.

— La Presse : Tom Waits est-il au courant du projet ?

— Holly Cole : Non, nous ne l'avons pas contacté, volontairement. Je ne voulais pas vraiment savoir ce qu'il en pensait, c'est tout de même un « controlled freak », un excentrique qui se retient (rires). Je ne tenais pas à ce que notre disque ait son aval : ses chansons sont devenues des outils pour nous, des outils pour traduire notre vision musicale et notre personnalité, plus que la sienne.

— La Presse : Qu'allez-vous jouer en spectacle ?

— Holly Cole : Certaines de nos plus anciennes chansons et une bonne partie du nouvel album. Pour la première fois, nous avons un batteur et un percussionniste avec nous. C'est pour cela que nous ne pouvons plus nous appeler le Holly Cole Trio, conclut-elle en riant, nous sommes cinq sur scène !

HOLLY COLE, au théâtre Saint-Denis mardi et mercredi, avec Jann Arden en première partie.

À Saint-Gabriel de Brandon, un *Charimari* qui repose presque entièrement sur les épaules d'Angèle Coutu

JEAN BEAUNOYER

■ On présente à Saint-Gabriel-de-Brandon un spectacle écrit sur mesure pour le grand public et pour les producteurs de théâtre. Impossible de perdre sa mise dans *Charimari* qui touche tous les publics ; autant le père de famille torturé par le démon du midi, la mère usée par le ménage et les fredaines du mari et les adolescents, usés par les mensonges de la famille.

Beaucoup de rires et de réactions dans la salle alors que les gens retrouvaient le quotidien avec les membres de cette famille qui ressemble à tant d'autres. À cinquante ans, comme bien des hommes, le père (Pierre Collin) entretient une relation qu'il voudrait secrète

avec une très jeune fille (Catherine Dominic) qui se passionne pour la moto. Tout le monde connaît cette relation sauf l'épouse (Angèle Coutu) évidemment. C'est son fils (Serge Pilote) qui lui apprend la bien mauvaise nouvelle et qui lui suggère un plan de vengeance.

En fait, c'est le fils qui semble le plus secoué dans cette histoire alors que la mère paraît d'abord résignée. Mais la mère adore son fils (plus que son époux, pourrait-on croire) et passe à l'attaque. D'abord elle se fait plus sexy, plus désirable avant de négliger la maison et de laisser croire qu'elle aussi, vit une aventure extra-conjugale. Finalement c'est la confrontation entre l'épouse et la maîtresse en moto.

Mise en scène très efficace de Martin Faucher qui a su maintenir un rythme enlevant tout au long de la pièce et, surtout, une grande performance d'Angèle Coutu que les gens adorent depuis la belle

époque de Francine Duval à la télévision. On découvre peut-être sur le tard qu'Angèle Coutu est l'une des grandes



Angèle Coutu

comédiennes du Québec et qu'en plus, elle ne perd aucun de ses moyens en passant de la télévision à la scène.

Ce spectacle, il faut bien le dire, repose sur ses épaules et elle ne flanche à aucun moment.

Pierre Collin, le merveilleux comédien des *Maîtres anciens* présentée dans le cadre du Festival de théâtre des Amériques, interprète fort habilement le mari dépassé, fatigué, irrité par les manœuvres de sa femme.

Les comédiens Serge Pilote et surtout Martin Lavigne sombrent dans un cabotinage agaçant alors que Catherine Dominic, même en moto, ne provoque pas encore d'étincelles.

Le décor est fort bien réussi et l'at-

mosphère de la pièce incite à la fête, surtout lors du party où l'épouse rencontre la maîtresse. La pièce originalement française a été remarquablement bien adaptée par Sylvie Lemay et fort bien écrite. On évite le drame, les disputes par trop incisives et on règle les problèmes du couple avec la participation des enfants et dans la bonne humeur. En somme, un bon boulevard à vivre sur le joyeux site d'été de Saint-Gabriel-de-Brandon.

CHARIMARI, comédie de Pierrette Bruno, adaptation de Sylvie Lemay, mise en scène de Martin Faucher. Avec Angèle Coutu, Pierre Collin, Martin Lavigne, Catherine Dominic et Serge Pilote. Spectacle présenté au Théâtre Molson de Saint-Gabriel-de-Brandon du mercredi au samedi à 20 h, du 21 juin jusqu'à la fin de la saison.

Francine Grimaldi

La Voisine deviendra bientôt un film

Toujours avec Dulcinée Langfelder



FRANCINE GRIMALDI
collaboration spéciale

La Voisine, ou *The Lady Next Door*, sera immortalisée!

Cette puissante chorégraphie satirique, créée et interprétée par Dulcinée Langfelder depuis 1988, dans une mise en scène du comédien Jean Maheu, vient d'être adaptée pour le cinéma par Diane Poitras, celle-là même qui a réalisé le téléfilm *Un léger vertige* pour Radio-Canada avec Dulcinée Langfelder dans le rôle de la séreuse Éléna... Cette fois, elle fera de *La Voisine* un film, et un vidéo d'art pour les productions de l'Impatiente au mois d'août, sous forme de comédie dramatique de 50 minutes.

Car il s'agit bien là d'un drame universel : la solitude urbaine. Dulcinée Langfelder incarne une femme frustrée, faussement déterminée, qui vit seule dans son petit appartement avec son téléviseur, fidèle machine à faire rêver. Elle vit par « télé interposée » de grandes aventures, et des histoires d'amours passionnées, en se laissant littéralement aspirer (ou intoxiquer) par la télévision. C'est drôle à voir évidemment. Dulcinée nous fait pénétrer dans l'intimité et l'imaginaire de celle qui s'émue sur les histoires de Walt Disney, qui chante et danse comme si elle était partie prenante de *West Side Story* ou de *Casablanca* avec Humphrey Bogart et Ingrid Bergman! Elle cabotine et fantasme mais, saisissant le ridicule de sa position en déesse mythique, elle retombe dans son univers étroit et retrouve sa colère toujours rentrée.

Un jour, ô miracle, sort de sa boîte à fantasmes un personnage fier, fort, fougueux et beau... qui sera incarné par Jean Maheu... La « voisine » prête tous les attributs du héros romantique et sensuel à cet homme, qui l'entraîne dans l'exécution passionnée d'un flamenco et qui la comble! Jusqu'à épuisement! Lorsqu'elle reprend ses esprits, elle est seule. Recroquevillée devant sa télé. Ce héros en fait n'était nul autre que son voisin de palier...

Diane Poitras est emballée, pour ne pas dire « impatiente » : « Nous avons enfin eu le OK de Téléfilm Canada et de la SODEC, je pourrai tourner en août. Il ne s'agit pas d'un film hyperréaliste puisqu'on joue avec l'imaginaire, les fantasmes. Avec Michel Lavéaux comme directeur photo et Suzanne Cloutier à la direction artistique, nous allons tenter de créer un environnement qui reproduise au cinéma l'espace onirique qui entoure le personnage sur scène, et c'est l'occasion de tirer le maximum des possibilités de la vidéo. *La voisine* se laisse aspirer par la télé et, entraînée en son centre, elle se mettra à tourbillonner avec la couronne de la statue de la Liberté, les personnages de Walt Disney, les étoiles du trapeau américain, etc. Autour d'elle : des images de films américains se succèdent, se superposent, se multiplient, ralentissent ou accélèrent, se déchirent. Ça ne sera pas banal comme production... »

Ne semble!

L'ANNÉE PORTAL

Pis plus tard que le 4 juin dernier je vous faisais part des bonheurs de Louise Portal, qui font d'elle une jeune mariée fort occupée, avec des téléseries comme *Graffiti*, *May Day! May Day!* et le tournage à partir de la fin août en vedette dans le nouveau téléroman de Pierre Gauvreau, *Le Volcan tranquille*, tournage auquel s'ajoutait pour septembre le film de Daniel Morin *La Légende des Kruites*. C'est son année disais-je.

Et bien voici une



Dulcinée Langfelder

autre nouvelle, toute fraîche, qui confirme « l'année Louise Portal » : elle va enchaîner film sur film. Un bonheur ne vient jamais seul! Avant de jouer le rôle de la mère du petit Johnny Morina chez les Kruites, Louise jouera aussi à la mère, en vedette, dans *Le Sous-sol* (titre de travail) de Pierre Gang, que vous connaissez comme réalisateur de *La Ruée vers l'Art*. Ouf!

Dans *Le Sous-sol*, Pierre Gang développe une belle histoire de relations mère-fils, qui s'étend de 1966 à 1976. L'adolescence, la vie devant soi, la découverte de la sexualité, etc., etc. Le garçon qui jouera le fils de Louise Portal n'est pas encore choisi. Le casting commence demain!

Le producteur Roger Frappier venait tout juste de signer Louise Portal lorsque je lui ai parlé : « Je la revois encore, fabuleuse, dans *Les Muses orphelines* au théâtre. Quelle comédienne! Je suis fier que Louise ait accepté. Ça sera son premier film-film! C'est à partir du rôle de la mère que l'on pourra maintenant choisir ceux qui l'entourent sur une période de 10 ans : son fils, autour de 12 ans, puis son mari, et aussi son amant! Que des rôles intéressants. Catherine Faucher est directrice de production pour Pierre Gang et il aura Pierre Mignot comme directeur photo, c'est formidable. » À suivre...

FINE CUISINE AU JAZZ

On se gâte! Comme vous l'avez probablement constaté, sur le site du Festival de Jazz de Montréal, on nous offre de la nourriture de qualité, genre HFF (Health Fast Food).

Au menu de sa 16^e édition, le festival ajoutera, pour le plus grand plaisir des festivaliers les plus gourmets-gourmands, les spécialités du chef milanais Augusto Piccoli. Il a promené sa toque à travers l'Asie, et à titre d'ambassadeur de la fine gastronomie italienne, il a déjà été en charge de toute la restauration pour l'écurie McLaren-Malboro lors de Championnat de Formule 1 (etc., etc...). « C'est, m'a dit Caroline Jarnet, la petite fée du festival, un chef inspiré. Parfait l'inspiration culinaire avec le jazz! Il sera à l'oeuvre sous la tente Du Maurier, sur l'esplanade de la Place des Arts. Nous l'avons fait venir directement de Milan, en collaboration avec la Délégation commerciale d'Italie, pour la durée du festival. » Arrivederci...

MICHEL LEGRAND À RIMOUSKI

Parlant du Festival de Jazz, je viens d'apprendre qu'il y aura un concert-événement au 10^e Festi-Jazz international de Rimouski, qui se tiendra pendant le long congé de la fête du Travail, du 30 août au 3 septembre. Dix ans, ça se fête en grand! À voir le samedi 2 septembre : Michel Legrand, avec ses deux fidèles complices, dans un spectacle-concept explosif avec la chanteuse et pianiste Sylvie Tremblay! Ils vont jouer et chanter en duo, improviser au piano, ils sont emballés. Et à 63 ans, Michel Legrand n'a toujours rien d'un blasé. Il a promis de « bouffer son clavier »!

Sur ce, bon dimanche.



Louise Portal

Les uns et les autres



Debra Winger, comédienne consciencieuse.

Michael Caine dans *Les dents de la mer*.Danny DeVito dans *Batman, le défi*.

L'envers de la médaille

D'accord, il y a la gloire, les dollars, les Oscars. Mais il y a aussi les tarentules, les scénarios idiots et les navets qu'on préférerait n'avoir jamais tournés. Le magazine *Cosmopolitan* a recueilli quelques confidences de stars.

Sharon Stone

« Dans *la Ferme de la terreur*, un film moralement ennuyeux, je devais laisser une tarentule courir sur ma poitrine. Puis, j'ai tourné deux films complètement stupides : *les Mines du roi Salomon* et *Allan Quatermain et la cité perdue*. Je n'avais été engagée que pour jouer une nunuche qui court à travers la jungle africaine. Le pire pourtant a dû être le remake de *De sable et de sang*, tourné en Espagne. Personne ne parlait anglais, tout le monde commençait à picoler à 10 heures du matin et l'équipe a tourné tout le film complètement bourrée. »

Kim Basinger

« J'ai quelques souvenirs assez déprimants en réserve. Le pire a été sûrement de tourner *Fool for love* dans le désert de Santa Fe. Tout le monde imagine les nuits dans le dé-

sert tièdes et merveilleuses : il faisait un froid épouvantable, il pleuvait des cordes et nous n'avions apporté que des vêtements d'été. On a eu aussi une invasion d'insectes. Un cauchemar! »

Candice Bergen

« J'ai tourné une belle liste de navets où j'étais frappée, insultée, violée, séduite par des amants impuissants... Mon pire souvenir a été de tourner avec un sex-symbol international. Censé posséder le charme infini, il est arrivé avec son dentier et sa mauvaise haleine. J'avais des nausées chaque fois que je devais l'embrasser. Juste avant le tournage de la grande scène d'amour, j'ai bu un nombre impressionnant de verres de vin avant de pouvoir passer au lit. »

Danny DeVito

« J'adore l'atmosphère des tournages, les rencontres, les copains. Rien de tout ça pendant *Batman, le défi* où j'étais déguisé en pingouin. Je ne pouvais avoir de contact ni avec les techniciens, ni avec ma famille. Personne n'était autorisé à me voir avec mon costume et je devais rester confiné

dans ma loge entre les scènes. Ça a duré 66 jours. Je ne me suis jamais senti aussi seul. »

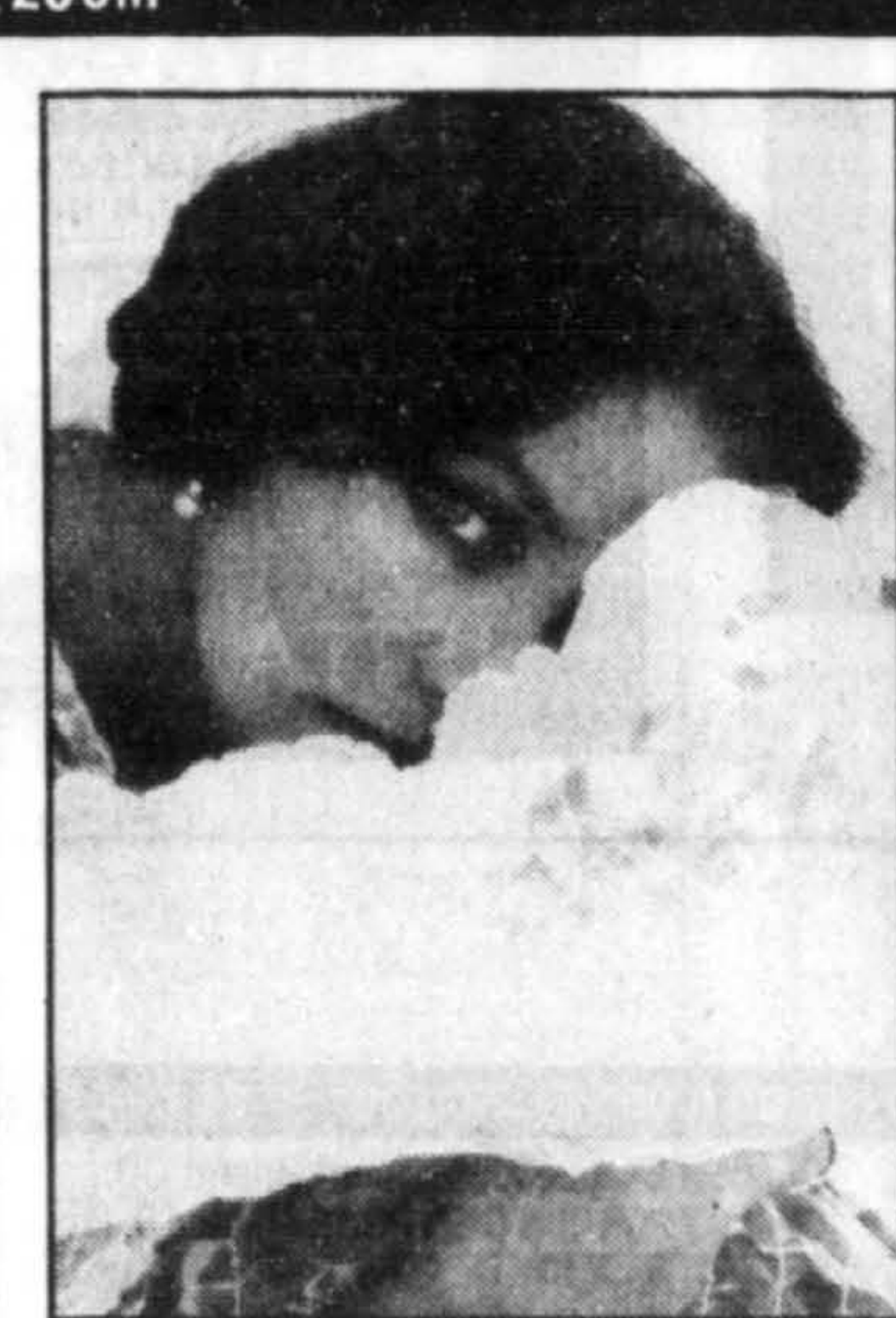
Michael Caine

« Mes pires rôles sont ceux que j'ai acceptés pour de l'argent. Comme *les Dents de la mer*. On m'a offert un petit rôle dans le quatrième film sur les requins et un salaire énorme. Je n'ai jamais vu le film mais, d'après ce qu'on m'en dit, c'est une horreur. En revanche, je vois toujours la maison qu'il m'a permis de construire. »

Debra Winger

« Dans *l'Affaire Chelsea Deardon*, avec Robert Redford, je jouais une avocate amateur d'art à New York. J'ai préparé le rôle en visitant les galeries de SoHo pendant deux mois. Quand le tournage a commencé, chaque fois que j'essayais de donner mon avis ou de faire une suggestion, les gens avec qui je travaillais ricanaient. Ils me disaient : *On s'en fiche de savoir que dans la réalité son bureau ne ressemblerait pas à ça. Joue et tais-toi.* Je n'ai jamais travaillé avec de tels cochons. »

ZOOM



Marie Laforêt

« Je ne regarde jamais mes films, je ne garde pas un seul cliché me représentant. Je refuse la face éclairée de mon personnage. Alto maman bobo, diront certains. Sans doute. En vérité, j'estime que ma vie privée recèle des choses plus intéressantes... Je force un peu la dose dans le show-off, je joue les matamores gascons, genre soldat qui court à la guerre en précisant qu'en lui se cache un bébé blessé. En moi, une vraie fragilité s'est cristallisée. »

Femme

LES MOTS

TRIER SUR LE VOLET

— Choisi parmi une élite. Au Moyen Âge, *volet* est un voile qui volette au vent; au XV^e siècle, une « assiette en bois » sur laquelle on trie avec patience fèves et pois.

POP-CORN

● Avez-vous remarqué, moins les gens réussissent, plus ils se tournent vers la loterie.

Richard C. Miller

Au diable la fidélité!

■ Au diable la fidélité, ça n'a plus d'importance de nos jours. C'est du moins ce qu'affirme Michelle Pfeiffer, qui soutient que le mariage traditionnel est passé de mode. « Je ne crois pas que deux personnes doivent passer le reste de leur vie ensemble à lutter contre leurs frustrations, dit-elle. La fidélité est possible, comme tout le reste, si vous êtes têtus et avez suffisamment de volonté. Mais ce n'est pas important! » On peut se demander si le mari de l'actrice, David Kelley, le réalisateur de *Picket Fences*, approuve ce point de vue...

■ Mike Tyson a terriblement envie de la nouvelle F-50 de Ferrari, qui peut rouler à 320 km/h et coûte plus de 500 000 dollars. Toutefois, la production initiale de ce bolide étant limitée à 100 unités, Ferrari peut se permettre de choisir ses acheteurs. Et même si le boxeur a déjà possédé une Ferrari, la compagnie lui a fait savoir qu'elle ne pouvait que le placer sur la liste d'attente. Nul doute que ses récents déboires y sont pour quelque chose!

■ Jodie Foster a consulté des dizaines de dermatologues pour tenter de se débarrasser de ses taches de rousseur, mais aucun d'eux n'a pu lui garantir qu'elle ne porterait pas des cicatrices sur le visage pour le reste de sa vie si on les enlevait. Si bien que l'actrice a jugé que ses taches de rousseur étaient, finalement, un moindre mal; elle essaye même de se convaincre qu'elles ajoutent à sa personnalité.

■ La nouvelle barbe qu'affiche Alec Baldwin lui occasionne bien des ennuis. Sa femme, Kim Basinger, a beau lui dire qu'elle lui va à ravir, Alec aimerait la faire teindre, parce qu'il est las de passer une heure tous les matins à en arracher les poils grisonnants. Quant à Kim, elle broie elle aussi du noir ces jours-ci. Elle avait demandé au rockeur Slash, du groupe *Guns N' Roses*, de l'aider à enregistrer un disque, mais celui-ci

a refusé poliment, en prétextant qu'il était trop occupé. À des amis, par contre, Slash aurait confié qu'il avait rarement entendu quelqu'un chanter aussi mal...

■ Des photos de John Travolta dans le plus simple appareil ont fait leur apparition dans plusieurs arrêts d'autobus de Los Angeles, courtoisie du groupe rock *Extra Fancy*. Mais la vedette de *Pulp Fiction* n'a pas à craindre, semble-t-il, que toute la ville connaisse intimement son anatomie, parce que ses fans raffolent les photos aussi vite qu'elles sont affichées.

■ Mel Gibson a finalement obtenu la réponse à une question que bien des gens se posent : un Écossais porte-t-il quelque chose sous son kilt? L'acteur venait assister, à Hollywood, à la première de son nouveau film, *Braveheart*, dans lequel il porte le kilt (avec des sous-vêtements cependant), lorsqu'un spectateur, vêtu du costume national écossais, s'écria : « Eh, Mel! » Gibson se retourna et l'individu retroussa sa jupe plissée, sous laquelle il était nu comme un ver. Il fut immédiatement arrêté par le service de sécurité.

■ Sean Connery insiste pour parler comme Marcello Mastroianni — du moins en Italie. L'artiste qui doublait la voix de l'ex-agent 007 pour le marché italien est décédé récemment et Connery a décidé qu'à l'avenir, aucun de ses films ne serait montré en Italie s'il n'était pas doublé par Mastroianni. L'acteur italien a accepté.

■ Madonna a entraîné deux de ses anciens amants, John Enos et John Zander, dans un club de nuit de Los Angeles où se produisaient Chris Isaak. Après le spectacle du chanteur, elle se précipita dans la loge de celui-ci et posa toutes sortes de questions à la mère de Chris sur son fameux rejeton. Les amis de Madonna affirment qu'elle est déterminée à coucher tôt ou tard Isaak sur la liste de ses conquêtes.

Sources : AP, AFP, Enquirer, Star, Globe



Michelle Pfeiffer

Vous faut-il des fleurs ?

Les gens qui n'hésitent pas à s'envoyer des fleurs arrivent généralement à leurs fins, car ils ont un sens poussé de leur propre valeur. Pour déterminer si votre amour-propre est en bonne santé ou s'il a besoin d'un traitement, répondez par « Vrai » ou « Faux » aux énoncés suivants du magazine *Star*.

1. Je ne sors jamais de chez moi sans avoir vérifié plusieurs fois mon apparence dans un miroir.
2. Même quand je suis certain d'avoir raison, je peux me laisser convaincre de faire marche arrière.
3. Lorsque j'ai à prendre une décision, il me faut toujours demander l'avis d'une ou deux personnes.
4. J'ai horreur des événements mondains.
5. Je me rémémore toujours mes conversations pour m'assurer que je n'ai rien dit de répréhensible.

6. Je lis assidûment les critiques de films et de livres.

7. Que les autres recherchent l'avancement dans mon entreprise. Je préfère rester exactement où je suis.

8. Lorsque j'ai trouvé une façon confortable de me coiffer, je n'en change plus, même si elle ne me va pas vraiment.

9. Lorsque je suis entouré de gens, j'ai toujours l'impression que tout le monde me regarde.

10. Je préfère être spectateur que de participer à un sport d'équipe.

11. Vous n'obtiendrez rien de moi par des compliments, parce que je ne crois jamais qu'ils sont sincères.

12. Tous les points forts que je possède sont cachés par les choses que je ne peux pas faire.

INTERPRÉTATION

9 à 12 Faux — Votre amour-propre est en parfaite santé. Vous donnez votre avis

lorsque vous croyez avoir raison et vous faites le nécessaire pour sauvegarder votre bonne opinion de vous-même.

5 à 8 Faux — Un petit traitement vous ferait peut-être du bien. Il vous arrive de ne pas être sûr de vous, mais vous n'en avez pas moins une longueur d'avance sur beaucoup dans ce domaine. Vous êtes prêt à prendre des risques, et la possibilité d'un échec ne vous effraie pas.

0 à 4 Faux — Faites-vous soigner d'urgence. Vous faites l'impossible pour dissimuler vos points forts et vous éprouvez souvent beaucoup de difficulté à croire le bien qu'on dit de vous. Soyez plus disposé à accepter vos qualités, puis agissez comme si vous aviez pleine confiance en vous, en dépit des craintes que vous pouvez éprouver. En particulier, combattez votre tendance à reculer lorsque vous savez que vous avez raison, et votre confiance en vous se développera.

Sur la Rive-Sud dès le 30 juin!

LES CINÉMAS FAMOUS PLAYERS

ONT LE PLAISIR D'ANNONCER L'OUVERTURE DU

cinéma FAMOUS PLAYERS 8

GREENFIELD PARK

999 Boul. Taschereau (Mail CARNAVAL)

SYLVESTER STALLONE JUDGE DREDD	VERSION FRANÇAISE	SYLVESTER STALLONE JUDGE DREDD	V.O. ANGLAISE
SYLVESTER STALLONE JUDGE DREDD	VERSION FRANÇAISE	Walt Disney's POCAHONTAS	V.O. ANGLAISE
SYLVESTER STALLONE JUDGE DREDD	V.O. ANGLAISE	VIL KILMER TOMMY LEE JONES BATMAN FOREVER	

- Tout nouveau complexe de 8 salles.
- Fauteuils confortables et beaucoup d'espace pour les jambes.
- Grand écran dans chaque salle.
- Nouveau concept: Comptoir de services.
- Vaste comptoir alimentaire avec 8 postes de service.
- Systèmes de son: **SON DTS DIGITAL** **DOLBY STEREO DIGITAL**
- Accès pour personnes en fauteuil roulant et supports auditifs pour les malentendants.
- Système de billetterie automatique pour billets de cinéma ou coupons pour comptoir à bonbons en utilisant:



• Stationnement gratuit.

du Maurier Ltée

PARTICIPEZ au GRAND CONCOURS!

PROCUREZ-VOUS l'une des épinglettes officielles dans un **CLUB INTERNATIONAL** participant ou sur le site du **FESTIVAL DE JAZZ** et courez la chance **DE GAGNER!**

À GAGNER:

LE GRAND PRIX:

Une Jetta 1995 de Volkswagen **JETTA**

2^e PRIX:

Une des 2 paires de billets pour l'Europe sur les ailes d'Air Canada **AIR CANADA**

AUSSI À GAGNER:

Un des 2 certificats-cadeaux de 500\$ dans un Club International participant **LE CLUB INTERNATIONAL VIDEO FILM**

*Aucun achat requis. Coupon de participation disponible en écrivant à: Grand Concours, C.P. 66, Succ. C, Montréal, Québec H3L 4J7. Consultez les règlements dans les Club International participants.

POUR CONNAÎTRE LE CLUB INTERNATIONAL VIDEO FILM LE PLUS PRÈS DE CHEZ VOUS. TÉLÉPHONEZ AU (514) 663-8100

JETTA **AIR CANADA** **LE CLUB INTERNATIONAL VIDEO FILM** **CITE** **MIX** **CKOI** **(J)** **CBC** **SRC**

Votre soirée de télévision

CHOIX D'ÉMISSIONS par Louise Cousineau

- 20:00** **2** — **QUÉBEC! BEAUCOUP, PASSIONNÉMENT**
Enregistré hier au Parc Maisonneuve, le spectacle de la St-Jean avec Paul Piché, Laurence Jalbert, Les Colocs, Emeline Michel et Jean-Guy Moreau.
- 20:30** **19** — **BOUILLON DE CULTURE**
Sujet: le cinéma avec Jacques Perrin, Bernard Chardère et Pierre Tchernia.
- 21:00** **12** — **UN TAXI POUR TOBROUK**
Un bon film de guerre avec Lino Ventura et Charles Aznavour.
- 21:30** **10** — **LA SYMPHONIE DU QUÉBEC**
Un orchestre de 56 musiciens accompagnent Michel Rivard, Pierre Flynn, Louise Forestier, Jim Corcoran, Paul Piché, Laurence Jalbert, Richard Séguin et Daniel Bélanger pour fêter le 10^e anniversaire d'Audiogram. Enregistré à la PDA en août dernier.

	CANAUX	18 h 00	18 h 30	19 h 00	19 h 30	20 h 00	20 h 30	21 h 00	21 h 30	22 h 00	22 h 30	23 h 00	23 h 30	CANAUX
SRC	2	Le Téléjournal / Découverte (18:10)		Juste pour rire / P. Légaré, M.-L. Pilote, D. Lemire		Québec! Beaucoup, passionnément! OU: Cinéma / PORTION D'ÉTERNITÉ (4) avec D. Proulx, M. Messier		Le Téléjournal		Le Point (22:20) / Sport (22:45)		Cinéma / CÉSAR (3) avec Pierre Fresnay, Raimu (23:15)		2
TVA	9	Le TVA	Lassie	Cinéma / LUI, MOI, ELLE ET L'AUTRE (5) avec Cybill Shepherd, Robert Downey Jr.		Les FrancoFolies / La Symphonie du Québec						Le TVA & le TVA Sports	Série IndyCar / Portland (23:44)	9
RO	7													7
TO	8													8
TO	10													10
TO	13													13
TO	15													15
TO	17													17
TO	24													24
TO	30													30
TO	45													45
TO	16													16
TO	30													30
TO	35													35
TO	49													49
CBC	4													4
CBC	5													5
CBC	6													6
CTV	12													12
CTV	8													8
CTV	13													13
ABC	8													8
ABC	22													22
ABC	13													13
ABC	3													3
CBS	7													7
CBS	8													8
NBC	5													5
NBC	10													10
PBS	33													33
PBS	18													18
PBS	57													57
ONT	6													6
ONT	12													12
ONT	24													24
A & E														
BRAVO														
CANAL D														
DISC.														
FOX														
FOX(Ont)														
MP														
NW														
RDI														
RDS														
SE														
TMN														
TSN														
TV5														
YTV														
CANAUX														

CABLE: A & E = ARTS AND ENTERTAINMENT - CANAL D = ARTS ET DIVERTISSEMENT - DISC. = DISCOVERY - MP = MUSIQUE PLUS - NW = NEWSWORLD - RDI = RÉSEAU DE L'INFORMATION - RDS = RÉSEAU DES SPORTS - SE = SUPER ÉCRAN - TMN = THE MOVIE NETWORK - TSN = THE SPORT NETWORK - TV5 = TÉLÉVISION INTERNATIONALE - YTV = YOUTH TV

DENIS
LAVOIE

Têtes d'affiche

Adresser vos communiqués à:
Têtes d'affiche
La Presse
7, rue Saint-Jacques
Montréal H2Y 1K9

L'Association des professionnels en ressources humaines du Québec a couronné trois entreprises pour des programmes réalisés en ressources humaines au cours de sa 11e soirée des Iris. Le Mérite annuel, qui souligne une contribution exceptionnelle à l'avancement des ressources humaines, a été attribué à M. Jacques Daoust, vice-président exécutif, Trust Général du Canada et président et chef de la direction de Placements Banque National tandis que l'IRIS d'honneur a été décerné à M. Richard Drouin, président-directeur général de Hydro-Québec dont les réalisations et l'approche ont contribué de façon marquante à l'avancement des ressources humaines. Mme Michèle Perryman, vice-présidente aux ressources humaines chez Lévesque Beaubien Geoffrion, est présidente de l'Association des professionnels en ressources humaines.

Louis-Jacques
Filion

Deux professeurs de l'École des Hautes Études Commerciales succèdent aux premiers titulaires de la chaire de commerce Omer DeSerres et de la chaire d'entrepreneuriat Maclean Hunter des HEC. Il s'agit respectivement du professeur Jacques Nantel et du professeur Louis-Jacques Filion. Louis-Jacques Filion, professeur au Service de l'enseignement de la direction et de la gestion des organisations, compte plusieurs années d'expérience de gestion en entreprise. Le management, la stratégie et l'entrepreneuriat sont ses grands champs d'intérêt. Il succède au premier titulaire de la chaire d'entrepreneuriat Maclean Hunter, le professeur Jean-Marie Toulouse, actuel directeur de l'École des HEC.

Jacques
Nantel

Jacques Nantel est professeur titulaire au service de l'enseignement du marketing des HEC qu'il a dirigé pendant quatre ans. Professeur aux HEC depuis 1985, il s'intéresse tout particulièrement aux comportements des consommateurs, à la recherche commerciale et aux méthodologies de recherche. Il succède au professeur Gunnar K. Sletmo, premier titulaire de la chaire de commerce Omer DeSerres créée en 1989.

C'est dans le cadre de la Se-

main nationale du Tourisme que monsieur Yves Gratton, président de l'Office du Tourisme de Laval remettait à l'École hôtelière de Laval et au Collège Montmorency des bourses d'études totalisant 5000 \$ dans le but d'honorer et d'encourager les étudiants de ces deux institutions scolaires lavalloises. Sous l'égide de la Commission scolaire des Mille-Îles, l'École hôtelière de Laval forme des personnes qui oeuvrent dans le domaine touristique. Le programme comporte des notions de compétences à acquérir, relatives à l'accueil, au comportement des consommateurs et à l'entrepreneuriat. L'augmentation fulgurante du nombre d'élèves au cours des dernières années, la mise en place de nouvelles installations modernes, la qualité du personnel enseignant permettent aux entreprises de Laval de recruter du personnel qualifié. Afin de poursuivre cette ascension, l'Office du Tourisme de Laval a remis à monsieur Gilles Deslauriers, directeur de l'École hôtelière de Laval, un chèque de 2000 \$, somme qui sera distribuée sous forme de bourses à des élèves pour souligner leur performance. Pour encourager les étudiants du Collège Montmorency dans leurs efforts pour l'obtention de leur diplôme, l'Office du Tourisme de Laval a remis au directeur général du Collège Montmorency, monsieur Michel Brisson, un chèque de 3000 \$.

L'industrie des services alimentaires du Québec a tenu le 29 mai dernier un tournoi de golf au Club Hillsdale à Ste-Thérèse au profit de la Société des Timbres de Pâques qui vient en aide aux enfants handicapés du Québec. La 7e Classe de golf Nous Aidons a permis de recueillir la somme de 29 210 \$. Cette somme servira à défrayer des séjours dans des camps d'été spécialisés et adaptés aux besoins d'enfants handicapés. M. Luc Guilbault, Président du comité Nous Aidons et Coordonnateur à la S.A.Q., et Mme Chantal Petitclerc, présidente d'honneur du tournoi et championne olympique, ont été les hôtes du tournoi.

Déménagements Lapointe Ltée, principal agent de North American Van Lines au Québec, est fier d'annoncer que le programme «Un cent par mille» a permis de recueillir près de 40 000 \$ au Québec pour la Société canadienne du cancer. Le programme «Un cent par mille» est une remarquable initiative du conseil d'administration au niveau national dont fait partie monsieur André J. Lacombe, président de Déménagements Lapointe/North American. Cette campagne consiste à donner un sous à la Société canadienne du cancer pour chaque mille parcouru au Canada par les agents



La Maisonnnette reconnue

La garderie La Maisonnnette, située avenue Bennett à Montréal, a obtenu officiellement le statut de Garderie verte Brundtland en raison de son engagement en faveur du développement durable. À la garderie La Maisonnnette, on récupère le papier et le verre pour les recycler; on fait du compost avec les «déchets» de la cuisine; le bricolage est réalisé principalement à partir de papier et d'autres objets récupérés. On embellit le milieu avec des plantes et des fleurs. Les enfants participent également à une collecte de vêtements pour les organismes d'entraide. M. Alain Pélissier, secrétaire-trésorier de la CEQ, a remis à Mme Carole Mélançon, éducatrice à la garderie La Maisonnnette, une reproduction d'un tableau de Benoît Simeard, intitulé «Gaïa», qui symbolise l'octroi du statut de Garderie verte Brundtland.

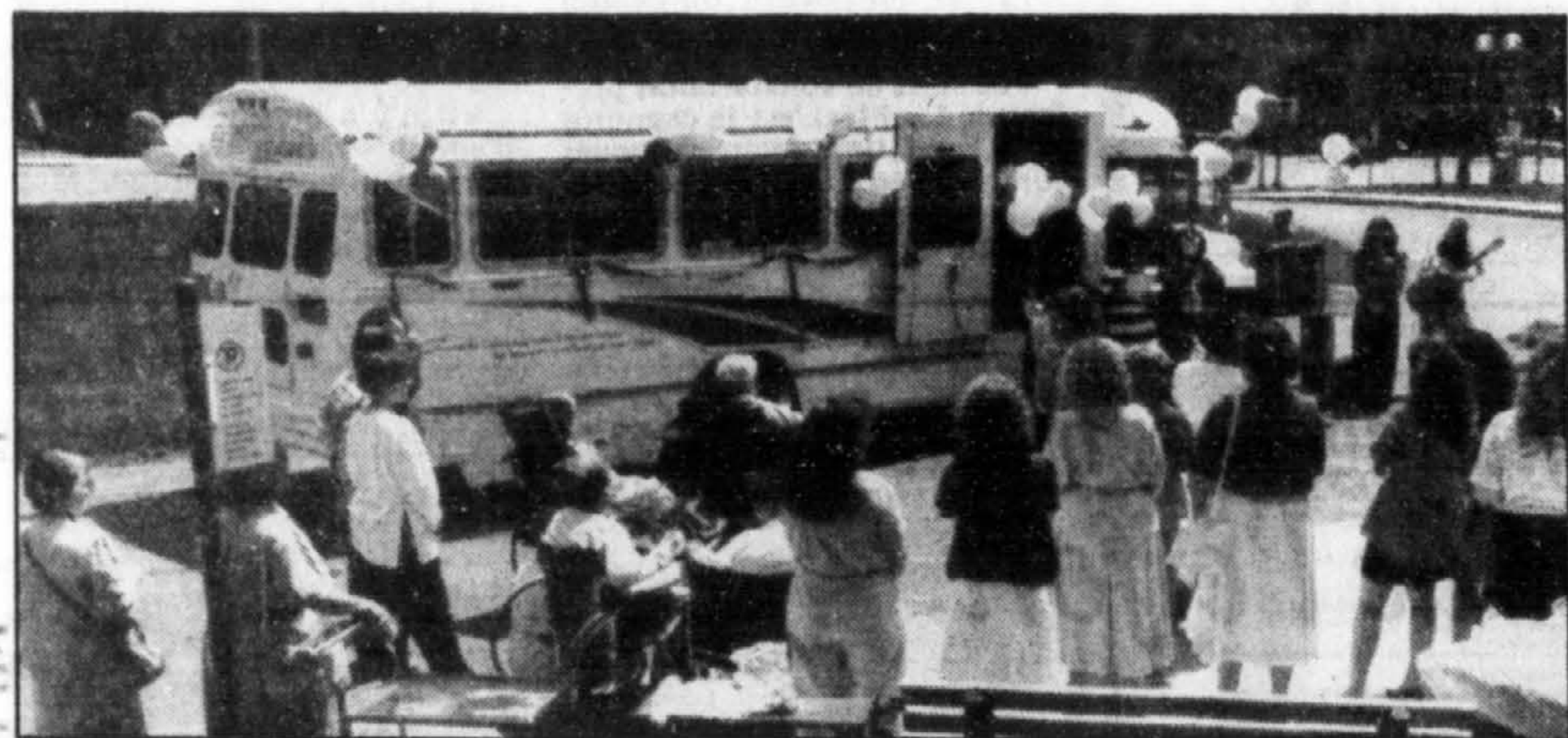
transporteurs de North American au pays. Par exemple, un voyage entre Vancouver et Québec permet d'amasser 29,03 \$. Depuis les débuts de cette campagne en 1991, près de 500 000 dollars ont été recueillis au Canada... c'est dire ce que l'on peut faire avec des sous noirs!

Le prix d'excellence Dominique-Rollin de la Chambre de commerce de la Rive-Sud, vient d'être remis aux Entreprises S. Blanchette Inc. en reconnaissance de son dynamisme, de son essor prodigieux ainsi que pour la qualité de sa gestion. Les Entreprises S. Blanchette qui regroupent Girard & Girard, Blanchette électrique, Câblage informatique Blanchette, se sont distinguées plus particulièrement par leur sens de l'entrepreneuriat et de leur capacité à s'adapter aux changements socio-économiques, tant la compétitivité accrue, la globalisation des marchés, l'innovation et l'investissement dans les ressources humaines. Le Prix Dominique-Rollin mise sur des critères de sélection conçus en fonction des petites et moyennes entreprises atteignant un chiffre d'affaires de 50 millions de dollars et moins.

Le Service de police de la Communauté urbaine de Montréal est heureux de faire part de la nomination de l'agent Jacques Lachapelle, policier à la section Police-jeunesse du district 14, comme lauréat du Mérite municipal, catégorie «employé municipal». Monsieur Lachapelle, est policier depuis 25 ans et agit à titre de policier-jeunesse depuis 1988. Dans le cadre de son travail, il s'occupe plus spécifiquement des problèmes de toxicomanie et de prévention dans les écoles. La ville de Saint-Laurent compte un nombre important de citoyens et de citoyennes issus de plus de 70 communautés culturelles différentes.

L'Ordre professionnel des conseillers et conseillères d'orientation du Québec (OPCCOQ) a attribué son prix de l'Orientation 1995 à M. Réjean Turbide, directeur du Centre d'emploi du Canada Olympique à Montréal pour son support au projet PIDE — Projet de services intégrés de développement de l'employabilité — situé dans Hochelaga-Maisonneuve. Le prix de l'Orientation vise à reconnaître les réalisations contribuant à la promotion de l'orientation. C'est la première fois depuis la création des prix Oriens en 1988 qu'un jury, composé de trois conseillers d'orientation et de deux représentants du public, décerne ce prix à une personne non membre de l'Ordre.

À MERCREDI



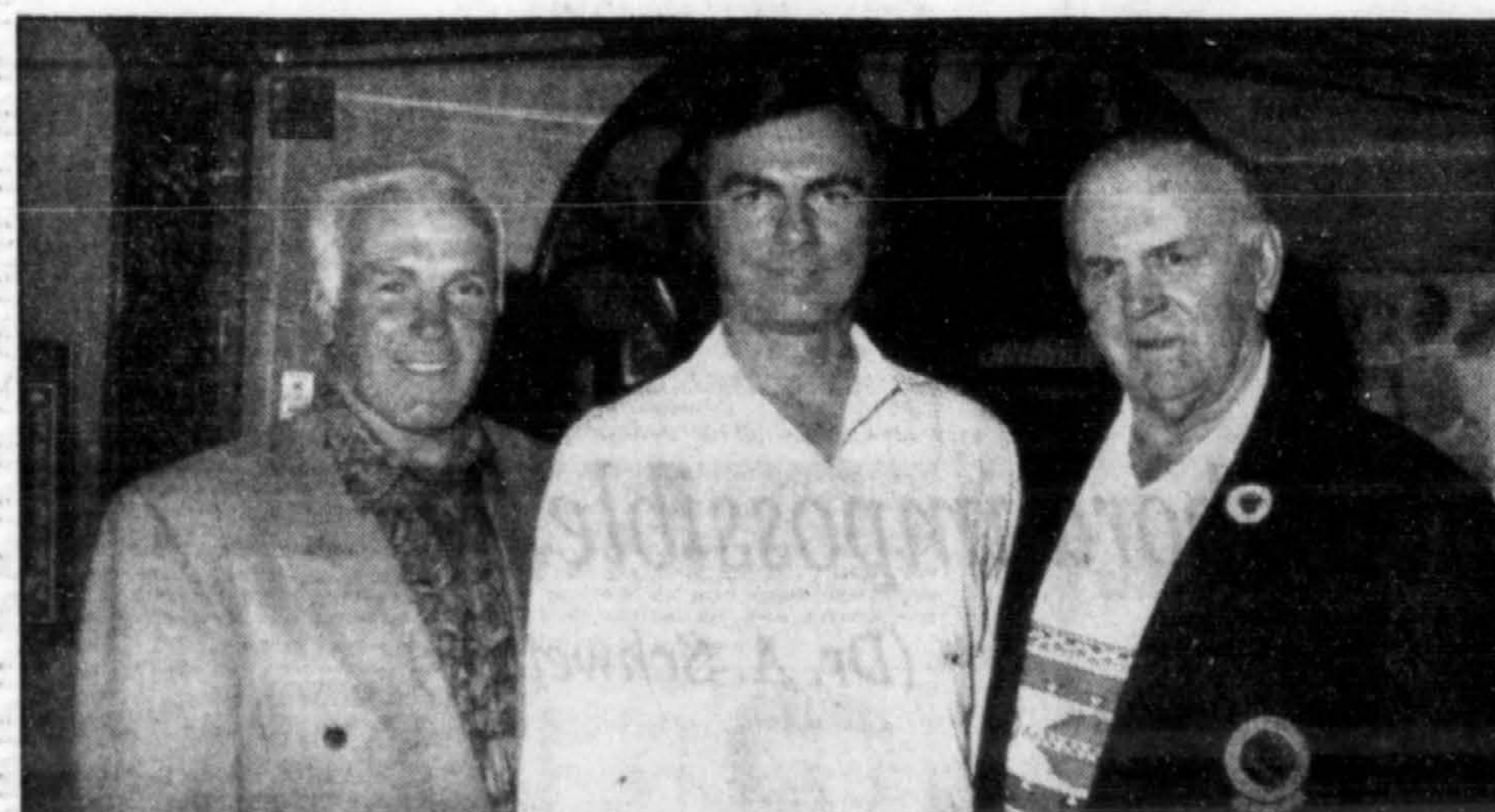
Nouvel autobus

Le Centre hospitalier Côte-des-Neiges (CHCN) a inauguré récemment son nouvel autobus adapté. Cet autobus a été acheté grâce aux profits de la «Loto-Autobus» et à un don des bénévoles de la Boutique Perce-Neige. L'autobus est unique au Québec; un système de climatisation, un monte-charge élargi et des vitres panoramiques le rendent plus confortable et accessible pour ses passagers. En tout, six (6) fauteuils roulants et dix (10) personnes ambulantes peuvent y prendre place.



Un million pour le Royal Vic

Le Fonds commémoratif Fraser a donné la somme d'un million de dollars à l'Hôpital Royal Victoria. Les deux présidents de la campagne de financement, Matthew Barrett, pdg de la Banque de Montréal, à gauche, et Bernard Roy, avocat chez Ogilvie Renault, à droite, acceptent le don de M. Daniel Sullivan.



Maurice et Henri Richard à Las Vegas

Maurice et Henri Richard ont été invités par le casino Imperial Palace de Las Vegas au début du mois de juin à l'occasion d'un tournoi de hockey organisé en l'honneur du Rocket. M. Jay White, un amateur de hockey, était l'hôte du tournoi.



Pilotes de brousse contre le cancer

Claude Laplante, (au centre), directeur de l'Association des pilotes de brousse du Québec est heureux de remettre un chèque de 15 372 \$ à M. Guy Germain, directeur général de la Fondation québécoise du cancer accompagné du Dr Robert Patenaude (à gauche), responsable du fonds de recherche de la greffe de moelle osseuse pour la Fondation québécoise du cancer. Ce montant est le résultat de la levée de fonds provenant de tours d'hydravion au-dessus de Montréal.

SUR LA SCÈNE DE L'ACTUALITÉ

SEMAINE DU 25 JUIN 1995

La personnalité de la semaine

*Il n'est pas de succès qui se mérite
s'il n'est construit sur l'excellence*

L'indomptable chirurgienne missionnaire a été honorée par le gouvernement qui l'a nommée Grand officier de l'Ordre du Québec

CAROLE THIBAUDEAU

Après l'avoir ignorée pendant des décennies, le Québec honore enfin sa missionnaire du bistouri, le docteur Lucille Teasdale, indomptable chirurgienne montréalaise partie fonder un hôpital en Ouganda avec son mari italien, le docteur Piero Corti.

Le docteur Teasdale a été nommée Grand officier de l'Ordre du Québec, jeudi, au Musée du Québec. Cette distinction, la plus haute décernée par la province, s'ajoute aux autres déjà reçues par le couple pour l'œuvre humanitaire accomplie en Ouganda: de l'Organisation mondiale de la santé, de la République italienne et de l'Association des médecins du Canada. La Presse fait de Mme Teasdale sa Personnalité de la semaine.

On l'a jointe au téléphone alors qu'elle participait à une soirée réunissant 12 confrères de classes, dont certains ne l'avaient pas vue depuis 40 ans.

«Nous avons gradué en 1955: 110 finissants, dont huit femmes. C'est bien agréable d'évoquer nos souvenirs.»

Après avoir étudié la chirurgie à l'Hôpital Sainte-Justine, à l'hôpital Maisonneuve puis à l'Hôtel-Dieu de Montréal, et enfin à Marseille, Lucille Teasdale part en 1961 avec Piero Corti pour Gulu, un bled de l'Ouganda doté d'un dispensaire comptant 45 lits.

Ils ne tarderont pas à le transformer en hôpital de 450 lits, St Mary's Lacor, l'un des plus im-

portants d'Afrique orientale. Le docteur Lucille Teasdale y a fait 13 000 opérations en 34 ans.

C'est sans doute au cours de l'une d'elle qu'elle a contracté le virus du sida, car 40 pour cent de ses patients sont séropositifs. Depuis 1985, elle et sa famille connaissent son état. La maladie lui a apporté les tracés prévisibles en de tels cas: fréquentes pneumonies, tuberculose. Elle a aussi des crises de paludisme.

Mais cela ne l'empêche pas de travailler encore sept ou huit heures par jour, lorsqu'elle est bien. «Je me consacre maintenant à la clinique externe, sauf quand les maladies opportunistes m'obligent à me reposer.»

Un travail exaltant

Le meilleur moment de ces trois décennies de travail et de persévérance? «La naissance de notre fille, en 1962», répond sans hésiter le docteur Teasdale.

Et les moments difficiles? «Les mauvais moments ont été plus nombreux que les bons, relate la chirurgienne. La guerre, la guérilla perpétuelle, tout cela fait des conditions de vie difficiles. La situation est moins dangereuse maintenant, car les militaires du régime nous protègent...»

«Mais à travers les difficultés, le développement de notre hôpital a été un travail exaltant et bien gratifiant.»

Le premier but du couple consistait à dispenser les meilleurs soins de santé au plus bas coût possible.

Le second but: préparer du personnel africain à prendre la relève. Le couple a mis sur pied pour cela une école d'infirmières, de sages-femmes et de tech-



LUCILLE TEASDALE

«Les mauvais moments ont été plus nombreux que les bons. Mais à travers les difficultés, le développement de notre hôpital a été un travail exaltant et bien gratifiant.»

niciens de laboratoire. Ils ont aussi formé des médecins de l'Université Makerere de l'Ouganda. Le personnel est maintenant à 95 pour cent africain.

Il reste à assurer un fonds de roulement pour l'hôpital: 600 000 \$US par année. D'où le projet d'une fondation capable de générer un tel apport financier.

Comme l'explique Monique Teasdale, une des sœurs de Lucille, les deux médecins veulent éviter que leur œuvre devienne un hôpital de riches, sous l'égide du gouvernement. Actuellement, les enfants y sont soignés gratuitement et les adultes pour un prix dérisoire.

Le volet québécois de la Fondation Lucille Teasdale et Piero Corti est né à l'initiative de Monique, qui a décidé de joindre l'utile à l'agréable au cours d'une réunion de famille et d'amis, le 19 août de l'année dernière.

«Lucille était en moins bonne santé que cette année, et j'avais limité l'événement à trois heures, entre 14 h et 17 h, relate Monique. Cela a suffi pour amasser 10 000 \$.»

Le fonds québécois en est maintenant à 40 000 \$ canadiens, ce qui est bien loin encore d'un montant capable de générer des revenus de 600 000 \$US par année. Mais il existe déjà une Fondation en Italie, administrée par le neveu de Piero Corti, et qui possède un capital plus élevé.

«Le sujet de conversation préféré de Lucille, c'est la cagnotte de la Fondation, relate sa sœur: combien t'en as ramassé cette semaine? Jamais elle ne parle de sa santé ou ne se plaint.»

Au cours d'un colloque sur le sida où elle était récemment invitée à s'exprimer, le docteur Teasdale a livré l'un des trois témoignages de la séance de clôture.

«Pour moi, ce n'est pas la fin du monde. Je continue non seulement à vivre avec cette maladie mais aussi à mener une vie utile.»

Cependant, toujours selon sa sœur Monique, c'est surprenant tout ce que sa sœur peut faire malgré sa maladie. «Beaucoup de gens veulent la voir. Arrivée au Québec le 19 mai, Lucille a déjà fait des séjours à Ottawa, Minneapolis, New York et Toronto, revenant chaque fois à Montréal.»

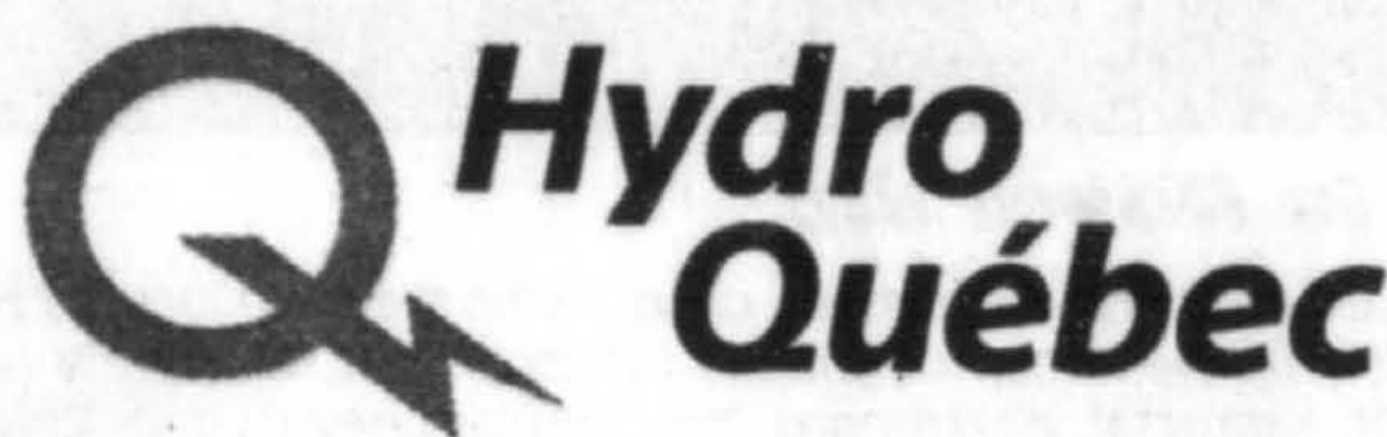
Jeudi, elle recevait les honneurs à Québec et aujourd'hui, dimanche, elle est probablement au chalet familial de Repentigny, où se trouvent les heureux souvenirs d'enfance.

Fin juin, le couple repartira pour Minneapolis, où Piero Corti doit subir une opération au dos. Début août: l'Italie, puis l'Ouganda. En septembre, le docteur Lucille Teasdale prévoit revenir au Québec pour recevoir... son diplôme de chirurgien du Collège royal des médecins et chirurgiens du Canada. Eh non, elle ne l'avait jamais obtenu, n'ayant pas pratiqué assez longtemps au Canada.

Les personnes qui désirent faire un don peuvent le faire en écrivant à la Fondation Lucille Teasdale et Piero Corti, 3200, rue de la Pépinière, app. 221, Montréal (QC) H1N 3R3.

«Il n'y a presque aucun frais d'administration à part les timbres, souligne Monique. Mon frère et moi nous occupons bénévolement de tout.»

*Encore plus que du talent, de l'intelligence, même du génie,
l'excellence naît de l'effort.*



Réflexion...

«Tout ce qui est grand paraît d'abord impossible.»

(Dr. A. Schweitzer)

Je pense donc je lis

La Presse